

REPUBLIQUE ALGERIENNE DEMOCRATIQUE ET POPULAIRE

الجمهورية الجزائرية الديمقراطية الشعبية

MINISTERE DE L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR ET DE LA RECHERCHE
SCIENTIFIQUE

وزارة التعليم العالي والبحث العلمي

UNIVERSITE IBN KHALDOUN –TIARET-

FACULTE DES LETTRES ET DES LANGUES DEPARTEMENT DES
LETTRE ET DES LANGUES ETRANGERS



Mémoire de Master en littérature

Intitulé:

**L'écoulement du temps dans Le Désert des Tartares
de DINO Buzzati**

Présenté par :

MANSOUR Nedjela

Sous la direction de:

Pr. BELARBI Belgacem

Membres de jury :

Président: Dr. MOKHTARI Fatima Zohra

Rapporteur: Pr. BELARBI Belgacem

Examinatrice : Mme. M'RAIM Malika

Année universitaire: 2022-2023.

Remerciements

Je souhaite exprimer mes sincères remerciements à Allah, le Tout-Puissant Miséricordieux, pour m'avoir accordé le courage et la patience nécessaires pour entreprendre et achever ce mémoire.

Ensuite, je tiens à exprimer ma profonde gratitude envers mon directeur de recherche, Monsieur BELARBI Belgacem, pour ses conseils et ses orientations précieuses tout au long de cette modeste recherche.

Je suis également reconnaissante envers les membres du jury pour l'intérêt qu'ils ont porté à mon travail et pour avoir accepté de l'examiner.

Mes remerciements s'adressent également à tous les enseignants qui m'ont accompagné tout au long de mon parcours.

Enfin, je souhaite exprimer ma plus grande reconnaissance envers toutes les personnes qui ont contribué, de près ou de loin, à l'élaboration de ce mémoire

Dédicace

A ma mère, qui n'est plus de ce monde mais qui demeure présente dans le mien, je dédie ce mémoire en hommage à ton existence qui a marqué la mienne de manière indélébile.

Que ces mots traversent les frontières du temps et de l'espace, portant notre lien inaltérable, pour que tu puisses ressentir mon amour éternel.

A mon cher père, mon pilier et mon roc. Ton soutien inébranlable et ta présence bienveillant ont forgé le meilleur de moi-même.

A ma sœur Nour El Houda, ma confidente et ma complice.

A ma sœur Nadia

A mon frère Omar.

A Hicham.

A mes frères.

Sommaire

Table des matières

Introduction générale.....	09
----------------------------	----

Chapitre I

La souveraineté du temps

1. Le temps	15
2. le temps vécu et temps mesuré.....	17
3. Le temps et construction du roman	18
4. La fuite du temps	21
4.1. Le sablier du temps	21
4.2. L'astre solaire	24
4.3. L'heure vespérale	25
4.4. L'espoir du lendemain infini	26
4.5. Le temps des utopies	28
4.6. La roue de la vie et de la mort.....	30

Chapitre II

Une atmosphère carcérale

1. Le fort mi prison, mi fascination.....	33
2. Les tartres	36
3. La montagne	39
4. Le bourg	41
5. L'emprisonnement volontaire	43

Chapitre III

La condition humaine

1. L'isolement morose.....	48
2. Le fardeau de la fatalité.....	49
3. L'étau angoissant.....	52
4. La rencontre en tandem, la gloire et la mort.....	54
5. Le carpe diem	58
Conclusion générale	62
Références bibliographiques	64

Annexes

Résumé

« Zangra » de Jacques Brel:

*Je m'appelle Zangra et je suis lieutenant
Au fort de Belonzio qui domine la plaine
D'où l'ennemi viendra qui me fera héros
En attendant ce jour je m'ennuie quelquefois
Alors je vais au bourg voir les filles en troupeaux
Mais elles rêvent d'amour et moi de mes chevaux
Je m'appelle Zangra et déjà capitaine
Au fort de Belonzio qui domine la plaine
D'où l'ennemi viendra qui me fera héros
En attendant ce jour je m'ennuie quelquefois
Alors je vais au bourg voir la jeune Consuelo
Mais elle parle d'amour et moi de mes chevaux
Je m'appelle Zangra maintenant commandant
Au fort de Belonzio qui domine la plaine
D'où l'ennemi viendra qui me fera héros
En attendant ce jour je m'ennuie quelquefois
Alors je vais au bourg boire avec don Pedro
Il boit à mes amours et moi à ses chevaux*

*Je m'appelle Zangra je suis vieux colonel
Au fort de Belonzio qui domine la plaine
D'où l'ennemi viendra qui me fera héros
En attendant ce jour je m'ennuie quelquefois
Alors je vais au bourg voir la veuve de Pedro
Je parle enfin d'amour mais elle de mes chevaux
Je m'appelle Zangra hier trop vieux général
J'ai quitté Belonzio qui domine la plaine
Et l'ennemi est là je ne serai pas héros*

Introduction générale

Introduction générale

Introduction générale :

Dans les replis énigmatiques de la littérature mondiale se cache un roman d'une profondeur saisissante, une œuvre qui ensorcelle les esprits et fait vaciller les cœurs : « Le Désert des Tartares » de Dino Buzzati. Ce joyeux littéraire a vu le jour à la fin du printemps de 1940, alors que Buzzati, en tant qu'envoyé spécial, arpentait les terres lointaines de l'Afrique orientale au service du journal «Corriere della Serra ».

Lorsque le roman émergea en France en 1949, il fut accueilli comme un évènement majeur, un phénomène qui transcenda les frontières et devint universel. Et 21 ans plus tard, Jacques Brel lui-même, dans une mélodie envoûtante, tissa les fils de l'histoire de Drogo en chantant « Zangra », une symphonie qui résonne à travers le temps.

En 1976, Valerio Zurlini, inspiré par cette œuvre, lui offrit un nouvel écrin cinématographique dans le film éponyme «Le Désert des Tartares ». Et même après 67 ans depuis sa première édition, la principauté de Monaco, en l'honneur de centenaire de la naissance de Dino Buzzati, façonna un timbre commémoratif où sa photographie trônait en majesté, en toile de fond un désert aride, un cavalier solitaire et une forteresse énigmatique, incarnant ainsi les contours du « Désert des Tartares.

Buzzati, cet écrivain au destin singulier, porte en lui un charme étrange. Le simple énoncé de son nom fait surgir aussitôt d'autres plumes légendaires : Kafka, Poe, Hoffman, Borges, Pascal, Gogol, Kipling, Mann, et Julien Gracq. Depuis la publication du « Rivages des Syrtes », il est devenu un point de référence incontournable. Quant aux adjectifs qui tentent de définir son art semblent telles des pages d'un dictionnaire envoûtant : allégorique, métaphysique, symbolique, gotique, baroque, emblématique, surréel, inquiétant, mystérieux.

Buzzati se trouve ainsi dans une position rare, adulé et malmené à la fois par la critique. Certains l'ont qualifié d'un « Kafka italien », tandis que d'autres,

Introduction générale

attentifs à l'humour subtile et à l'ironie qui se déploient dans ses pages, ont jugé son récit léger, dépourvu de profondeur. D'autres encore, éclairés par les lueurs de l'existentialisme, ont décerné dans ses textes une réflexion profonde sur l'existence et la mort. Et il est indéniable que Buzzati, tel un poète des mots, a su transporter ses lecteurs vers les contrées mystérieuses de l'imaginaire, où l'enchantement règne en maître.

Certains exégètes, tels des alchimistes des mots, s'évertuent à décrypter dans les arcanes du « Désert des Tartares », la rébellion sourde contre l'étau asphyxiant du fascisme.

Cependant, cette interprétation audacieuse du roman se voit discréditée par les œuvres ultérieures de Buzzati, telles des échos lointains qui clament une autre vérité. Son œuvre, demeure en perpétuelle dissonance avec les remous de l'actualité politique, préférant tisser d'énigmatiques accords avec l'intemporalité.

C'est une journée de septembre que Giovanni Drogo, récemment promu officier, quitte sa ville natale pour se rendre au lointain fort Bastiani, où il vient d'être affecté.

Ce jour-là, tant attendu, marque pour lui le commencement de sa véritable existence, bien qu'il soit conscient que sa jeunesse est révolue. L'angoisse de quitter sa mère et la demeure familiale l'envahit soudain, tout comme la crainte d'un voyage sans retour.

Accompagné de son ami Viscovi, Drogo quitte la ville en direction du fort, un périple d'un jour et demi ponctué par des rencontres d'un charretier et d'un vagabond, puis le capitaine Ortiz qui l'accompagnera tout au long de son parcours. Un jour et demi plus tard, dans l'éclat brûlant de midi, Drogo découvre enfin la sinistre splendeur du fort, solitaire et jaunâtre, presque inaccessible entre les montagnes escarpées. Complètement coupé du monde. Un fort désuet, aux confins

Introduction générale

d'une frontière morte où des dizaines de sentinelles sur les remparts, rythment inlassablement le cours du temps.

Le désarroi de Drogo est immense, comment survive et s'épanouir en un tel lieu, se demande-t-il, allongé sur le lit de sa cellule. Déchiré entre le désir de retourner à son ancienne existence et la fierté de son amour-propre, Drogo après avoir contemplé le monde fascinant du Nord, accepte de rester quatre mois, mais finit par demeurer dans l'attente de l'aventure, car rapidement la torpeur des habitudes et l'amour domestique des murs quotidiens s'imposent avec une force irrésistible.

En effet, deux ans plus tard, puis quatre ans plus tard, Drogo est toujours là, dans le froid, le vent et le silence désolé du fort, sans que rien ne se passe, à part la présence de quelques soldats sur la plaine étrangère ... son bref retour chez lui le déçoit, étranger à sa ville, à ses amis, à sa promise Maria, il repart vers le fort Bastiani, où persiste pour lui un soupçon d'enchantement, un mystère, le sentiment obscur qu'il peut encore se produire quelque chose, même si désormais, là-haut, le cours du temps engloutit à toute allure les jours et angoisse terriblement Drogo.

Bien que l'effectif réduit par l'état-major indique que le fort a complètement perdu sa raison d'être, d'ailleurs un jour, dans la brume épaisse, le lieutenant Simeoni croit apercevoir de petites taches noires se déplaçant lentement, signe selon lui de la construction d'une route par l'ennemi, mais personne n'est prêt à la croire.

Drogo vieillit, devenant commandant en second de la garnison à présent âgé de cinquante-quatre ans, il est au fort Bastiani depuis plus de trente ans, son visage est aussi jaunâtre que les murailles du fort, ses muscles sont flasques. Cloué par la maladie, il gît alité dans cette même chambre qui l'a accueilli à son arrivée.

Un jour, le tailleur Prosdocimo entre en furie dans sa chambre pour lui annoncer que l'ennemi est là. Malheureusement, il est trop tard pour Drogo que

Introduction générale

Simeoni chasse hors du fort, ruinant ainsi son dernier espoir d'assister à la bataille tant attendre.

Dans une auberge où il passe la nuit, dans une solitude totale, à la lueur d'une maigre chandelle, une idée germe en lui, celle de la mort. C'est là sa seule et nouvelle bataille, il devra nourrir avec courage et consacrer toute son âme dans un ultime élan désespéré, comme s'il se lançait seul à l'assaut contre toute une armée. Il n'y a plus d'angoisse, plus d'anciennes terreurs, de cauchemars ou de peur. Drogo se dresse, ajuste son uniforme et meure en souriant.

Le Désert des Tartares, révèle une œuvre aux multiples degrés de signification, d'un côté le degré littéral, tissant l'histoire d'un officier, de l'autre s'anime le panorama allégorique, miroir de l'existence humaine.

Bien que l'écoulement du temps soit l'un des thèmes fondamentaux, imprégnant les pages d'une narration où l'usure, le déclin et l'irréversibilité se mêlent, ce roman d'atmosphère aux accents homérique, transcende ces éléments pour devenir une profonde méditation sur la mort, dans les méandres d'une forteresse mystérieuse hostile, où l'étau implacable de l'enfermement se referme offrant un reflet saisissant de la condition humaine.

Le Désert des Tartares exprime la question existentielle phare qui est celle de la fuite du temps et de l'homme mortel, comment ces questions existentielles s'expriment elles à travers le roman ?

- ☞ Il nous semble que l'officier Drogo incarne l'essence même de l'humanité, confronté à la fuite du temps et à la perspective de la mort, et c'est dans cette confrontation poignante que se révèle la signification profonde de l'existence.
- ☞ Il nous semble aussi qu'à travers le thématique de la fugacité du temps, Buzzati nous rappelle un écho au concept du « Carpe diem ».

Introduction générale

Pour mener à bien cette étude nous allons faire un va et vient entre une analyse immanente du corpus et une approche philosophique.

Chapitre I :

La souveraineté du temps

1. Le temps :

Le temps, cette entité insaisissable, se déploie devant nous tel un écheveau complexe, tissant les fils de notre existence et jouant un rôle fondamental dans notre perception du monde. Il est à la fois notre compagnon constant et notre énigme la plus troublante. En tentant de la capturer dans mailles de notre compréhension, nous nous trouvons face à une quête remplie d'obstacle :

- Le temps, d'abord, se refuse à toute définition précise et universelle. Il se mue en une réalité intangible, échappant à toute tentative de la circonscrire dans les limites de nos mots. Comme une brume insaisissable, il échappe à notre saisie et se dérobe à notre appréhension.
- Son immatérialité confère au temps une essence infinie et universelle, déployant son voile sur l'ensemble de l'existence. Il se divise sans contrainte, ne se soumettant à aucune frontière ni à aucun cadre, nous somme ainsi plongés dans un océan temporel, où les vagues du passé, du présent et de future se mêlent et se confondent dans une danse éternelle.
- Le temps, dans sa fugacité, trouve des échos dans notre expérience quotidienne. Il se traduit parfois en termes d'espace, cherchant à être appréhendé par des mesures tangibles. Cependant, sa nature profonde se dérobe à notre compréhension, glissant entre nos doigts tels un mirage.
- Le temps est en perpétuel mouvement, un flux incessant qui nous emporte inéluctablement de l'existence à la non-existence. Le passé glisse dans les méandres de la mémoire, le présent s'effeuille instant après instant, et le future se dessine à l'horizon, incertain et insaisissable.
- Il est un paradoxe fascinant, interpellant tant notre intelligence que notre expérience vécue. Le temps, ce mystère qui nous enveloppe, nous présente des réalités multiples et contradictoires. Tantôt il se dévoile dans la clarté de la raison, tantôt il se dissimule dans les replis obscurs de notre vécu.

Nous sommes ainsi confrontés à des vérités changeants, à des prospectives et des interrogations qui restent sans réponse.

Ces difficultés, ces énigmes du temps, rejoignant un fait évident ; celui qui s'aventure à contempler la nature du temps se trouve comme un oiseau dans les cieux qui ignore ce que l'air. Saint Augustin lui-même, dans un passage célèbre de ses confessions, exprimait sa perplexité face à ce phénomène insaisissable : « Qu'est-ce donc que le temps ? Si personne ne me le demande, je le sais. Mais si on me le demande et que je veuille l'exprimer, je ne le sais plus »¹.

Alors que nous sommes capable de répondre instinctivement à la question «Quelle heure est-il ? », nous nous trouvons déconcertés lorsqu'il s'agit de pénétrer les arcanes du temps, de dévoiler ses secrets les plus profonds.

Ainsi, des générations d'esprits curieux se sont attelées à la tâche herculéenne de percer les mystères du temps. Proust avec sa quête mémorielle, a tenté de saisir l'évanescence du temps dans les méandres de la mémoire. Lamartine, dans une supplication poignante, a imploré que le temps suspende son cours.

Einstein, avec sa théorie de la relativité, a démontré la nature élastique et subjective du temps.

Heidegger, philosophe profond, a fait du temps l'horizon même de notre existence.

Et Léo Ferré, par les notes mélancoliques de sa musique, a chanté le désespoir de tout ce qui se perd et se consume avec le temps qui s'égrène.

De la précision sidérante de l'année solaire aux mécanismes complexes des montres modernes, le temps reste un mystère insaisissable. Entre les murs du quantique et les rouages des anciennes clepsydres, il se dévoile comme une succession de moments et de phénomènes qui s'entremêlent, nous permettant de

¹ - Olivier Salazar Ferrer, le temps-ellipse, 1996, p14. Saint Augustin, confessions, L. XI, Chapitre XIV, Garnier – Flammarion. Trad. J. Trabbuco. 1964.

tisser la trame de notre existence. Il se présente à nous comme un récit captivant, une histoire en perpétuelle construction, où se dessinent les contours d'un avant, d'un pendant et d'un après. Ainsi nous sommes invités à contempler le temps avec les yeux du narrateur, à le saisir comme une trame narrative qui donne sens à notre existence éphémère.

2. le temps vécu et temps mesuré :

Le temps occupe une place prépondérante dans le roman « Le Désert des Tartare », façonnant son essence même. Il constitue le cadre dans lequel se déroule toute l'histoire humaine, en étant à la fois le tissu et le support de celle-ci.

Ce qui reste à déterminer, c'est la direction dans laquelle le temps agit, car il représente à la fois la destinée inéluctable qui nous mène vers la mort et notre perception subjective de son écoulement.

Il est dit que le temps objectif, qui s'écoule indépendamment de notre volonté, peut se synchroniser avec notre temps subjectifs. Ce temps unique est décrit comme une succession continue d'instant présents, exempte de toute nostalgie. Il est suggéré aussi que la durée d'une vie, avec ses années et ses journées riches en évènement, peut s'harmoniser avec les repères chronologiques.

Dans le contexte romanesque, cette conception du temps met en valeur les faits, l'intrigue et l'histoire.

Toutefois la littérature fait souvent écho à une expérience de déchirement le présent, qui est le seul mode du temps subjectif, tend alors à récupérer les évènements passés qui ne trouvent leur existence que dans le filtre magique du souvenir. Quant au future, il ne représente qu'une récupération progressive du passé, Buzzati ne s'aventure guère dans ces alchimies proustiennes.

Le décalage qu'il nous propose dans le désert des tartres est d'une nature différente, les personnages de ce roman n'ont pas de passé, pas de souvenir, pas de présent : ils ne vivent que par anticipation du futur, captivés par l'attente militaire

qui promet de donner un sens miraculeux à leur existence, ce n'est pas l'ennui de leur condition qui les pousse vers le future, mais l'espoir de ce future hypothétique qui leur fait oublier la banalité du présent, ainsi que les possibilités que celui-ci pourrait offrir.

De plus, le temps objectif se manifeste à travers le passage des saisons et l'évolution de la carrière militaire du protagoniste, le lieutenant Drogo, le temps s'écoule de manière linéaire, marqué par l'attente, la monotonie et l'ennui qu'éprouve Drogo en tant que gardien de la forteresse isolée. Les années passent et le temps objectif façonne le quotidien des personnages, créant une atmosphère de stagnation, d'immobilisme et d'incertitude face à l'attaque imminente des tartares.

Parallèlement, le temps subjectif est exploré à travers les pensées et les émotions des personnages. Pour Drogo, le temps subjectif est caractérisé par une attente et une anticipation qui s'étirent, donnant à son existence l'apparence d'un rêve ou d'une illusion. Il est obsédé par l'idée d'une grande aventure ou d'une bataille héroïque, mais ses attentes demeurent insatisfaites, altérant ainsi sa perception du temps, qui s'étend pour englober le désir, la frustration et la désillusion.

En somme, la dualité entre le temps objectif et le temps subjectif met en évidence le thème du désir insatisfait de Drogo. Cette coexistence juxtaposée renforce l'atmosphère de suspense et de tension dramatique, tout en invitant à une l'inéluctabilité du temps qui passe. L'histoire du Désert des Tartres, traduit une soumission totale du temps subjectif au temps objectif.

3. Le temps et construction du roman :

L'emprise obsédante du temps, qu'il soit inscrit dans la progression implacable ou dissimulé derrière les motifs répétitifs d'une immobilité illusoire, se fait sentir de manière impérieuse à travers la disposition même des chapitres. Ces trente pans de récit, sont agencés selon une cadence de départs et d'arrivées qui dévoile l'un des aspects les plus révélateurs de l'écoulement temporel. Ainsi se

déploie la trame :

- ✓ Chapitre 1 à 8 : L'arrivée de Drogo, le départ de Lagorio.
- ✓ Chapitre 9 à 15 : L'immuabilité de Drogo, la disparition d'Angustina.
- ✓ Chapitre 16 à 26 : Drogo demeure, le départ d'Ortiz.
- ✓ Chapitre 27 à 30 : L'arrivée des renforts, la mort de Drogo.

Il convient de souligner que ces départs s'opèrent tantôt de manière volontaire, telle la réintégration de Lagorio dans la cité, tantôt sous l'étreinte inéluctable de l'âge de la retraite, tel le départ contraint d'Ortiz, ou encore par la maladie et les ravages du temps qui précipitent la fin de Drogo.

Par ailleurs, une similitude révélatrice émerge entre l'arrivée de Drogo et Ortiz dans le second chapitre, et celle de Moro et Drogo, survenues des années plus tard, dans le vingt-cinquième chapitre. Cette superposition habile met en exergue la sensation palpable de l'écoulement du temps, accentuée par une relation étroite entre les chapitres et la réalité temporelle :

- ✓ chapitre 01 à 10 : Un court laps de quelques jours.
- ✓ chapitre 11 à 15 : Une période d'environ vingt-deux mois.
- ✓ chapitre 16 à 24 : Quatre années et un été s'écoulent.
- ✓ chapitre 25 : Près de quinze années s'estiment.
- ✓ chapitre 27 à 30 : Presque trente-quatre années résonnent.
- ✓ chapitre 27 à 30 : Trente-quatre années et quelques jours s'écoulent.

S'observe alors indéniablement une accélération saisissante ; la première moitié de l'ouvrage (chapitre 1 à 15) embrasse une durée d'environ vingt-deux mois, tandis que la seconde moitié (chapitre 16 à 30) s'étend sur plus de trente-quatre ans.

Cette disproportion voulue se déploie également à un autre niveau, où se mêlent vingt-trois chapitres succincts à sept chapitres plus amples. Ce choix ne doit rien au hasard, car curieusement, ces chapitres plus longs se parent d'une luminosité ensoleillée, incarnant les instants d'espoir et l'anticipation d'un évènement majeur, envoi :

Chapitre 03 : « Inondée par la lumière du couchant, la vallée s'enfonçait devant lui, les secrets du septentrion se dévoilent » P.88

Chapitre 02 : « Le fort était silencieux noyé dans le plein soleil de midi » P.53

Chapitre 12 : « Le ciel éclairci et le soleil illumina le paysage, réchauffant le cœur des soldats. Giovanni lui-même se sentit revigoré par la claire lumière » P.309

Chapitre 14 : « C'était une splendide journée d'octobre, le soleil était limpide, l'air léger, le temps rêvé pour une bataille » P.376

Chapitre 15 : « Il se mit à neiger, une neige serrée et lourde, comme en plein hiver, les cailloux de la plate-forme devinrent blanc et la lumière vint brusquement à manquer. Prémisse du drame ! » P.447

Chapitre 27 : « Le plein éclat du soleil, auquel il n'était plus habitué éblouit Giovanni » P.739

Ainsi, par le simple découpage de l'histoire, et par le jeu de l'écriture, Buzzati fait ressortir d'au fond de nous le sentiment étrange du temps qui passe. Les regroupements et les recoupements pourraient se multiplier à l'infini, tissant ainsi les fils d'une trame délibérément dépouillé. Toutefois, les quelques exemples précédemment évoqués suffisent peut être à révéler l'essence même des grands thèmes humains qui animent le roman.

Cette structure, telle une alchimie mystérieuse, se fait non seulement le soutien, mais véritablement la génitrice desdits thèmes, donnant vie à leurs nuances les plus profondes.

4. La fuite du temps

4.1. Le sablier du temps :

L'écoulement implacable du temps se dresse en tant que thème majeur, filigrane tissé tout au long de cette histoire poignante. L'homme être énigmatique se dévoile dans sa relation souvent voilée avec la temporalité, cette énigme mouvante qui se dérobe sous ses pas, inexorablement le rapprochant du seuil de la mort. Ainsi, le temps à la manière buzzatienne se fait le moteur secret de son existence, bien qu'il s'efforce de l'ignorer.

Dans une étrange danse d'ombre et de lumière, l'action et la progression du temps se dessinent en des échos délicats, des allusions récurrentes à tout ce qui ponctue la cadence des heures ; le fil des jours, ourlé entre aubes et crépuscules, le fil des saisons, vibrant entre neige immaculée et éclosion printanière.

De chaque recoin s'élèvent les horlogers et les pendules gardiennes du temps éphémères, les clepsydres murmurent leur sagesse ancestrale et les sentinelles figées dans leur éternité veillent sur les heures qui s'évanouissent.

Lors de la première incursion au fort, se révèle une image évocatrice, celle d'un pendule implacable, dont les soldats se trouvent captifs de l'écoulement inexorable du temps. Telles des marionnettes dans un ballet funeste, ils oscillent un rythme hypnotique de cette horloge invisible qui dicte leur destiné « tel le mouvement d'un pendule, ils scandaient le cours du temps, sans rompre l'enchantement de cette solitude qui semblait infinie »¹.

Tel un leitmotiv enchanteur, le mirage entre l'instrument temporel et les sentinelles se réitère inlassablement au fil des pages de cette œuvre. Comme des gardiennes vigilantes, ces figures récurrentes se dressent fièrement, érigées en symboles de mesure de temps. Leur présence immuable, telles des sentinelles dans l'univers éphémères des heures qui s'égrènent, souligne avec une poésie troublante

¹-.Ibid. Chapitre 02, p 53.

la danse intemporelle entre l'instrument horloger et les gardiennes silencieuses de la durée « Il y avait aussi une horloge qui marquait deux heures et, sur la dernière terrasse, une sentinelle qui marchait de long en large, le fusil sur l'épaule »¹. Et bien des années plus tard : « Une horloge sonna quelques coups. A l'extrême droite, la sentinelle eût dû lancer maintenant son cri nocturne de soldat en soldat »².

Même l'élément aqueux, traité avec maestria par l'art de Buzzati, nous revoie avec subtilité au battement régulier de l'horloge. Comme une clepsydre qui murmure dans la citerne, cette mélodie fluide ne cesse de résonner, infatigable, jusqu'à l'ultime journée. Ainsi, l'eau, tantôt ruisselante, tantôt stagnante, devient le témoin discret des heures qui s'égrènent, un écho subtil du tic-tac implacable qui marque le temps qui s'écoule « Puis, tout près un bruit d'eau, un bruit mou, qui se propagea à travers les murs »³.

En d'autres lieux, la valeur symbolique de ces objets s'affirme avec une clarté éclatante. L'attente, telle une vorace enchantresse, a érodé la vie du colonel Flimore, qui refuse de croire, malgré l'approche imminente de la colonne ennemie, que la guerre est sur le point d'éclater « Pendant ce temps, la pendule qui était en face du bureau continuait de moudre la vie, et les doigts du colonel, maigres, desséchés par les années, s'obstinaient à nettoyer, à l'aide du mouchoir, les verres de ses lunettes (...) les aiguilles de la pendule approchaient de la demie de dix heures »⁴. Et tandis que les années s'évanouissent dans l'horizon lointain, l'attente se métamorphose, revêtant une nouvelle essence empreint de profondeur l'attente de la gloire, autrefois flamboyante, se dissimule désormais dans l'ombre de l'attente de la mort. Tel un observateur captivé. Drogo perçoit avec une lucidité accrue le mouvement fiévreux des aiguilles, qui s'animent dans une danse vertigineuse, semblant évoquer l'incessant écoulement du temps et la fragilité de chaque instant éphémère : « Sa confiance commençait à se lasser et son

¹ - Ibid. Chapitre 03, p 70.

² - Ibid. Chapitre. 04, p 102.

³ - Ibid. Chapitre 22, p616.

⁴ - Ibid. Chapitre 14, p 389.

impatience croissait, et tout le temps il entendait l'horloge qui sonnait des coups de plus en plus rapprochés »¹.

Tout ceci, sans oublier le rythme cadencé du balancier infatigable, les incessants allers retours de Drogo, entre la cité envoutante et le refuge du foyer, se déploient tels des pas de danse dans une symphonie mouvante. Même chez Marie, l'étreinte de ce mouvement pendulaire persiste, enveloppant chaque instant de leurs rencontres fugaces et de séparations inévitable : « A la maison, en ville, les horlogers sonnaient maintenant dix heures, avec des timbres différents »².

« Les heures passaient, les aiguilles s'étaient mises à tourner à une vitesse terrible »³.

Ainsi, la perception du temps par le personnage buzzatien se révèle être d'autre médiocrité désolante, tant il est conscient de la menace incommensurable et omniprésente qui pèse sur lui. Malgré ses efforts pour l'ignorer, il ne sait guère que le temps est un fardeau implacable qui le guette. Un matin, il se réveillera brusquement, pris de court, pour se rendre compte que les heures se sont évanouies dans l'ombre, et réalisera alors avec une clarté déconcertante qu'il a bâti sa vie sur un mirage trompeur, tel que le dépeint si habilement Buzzati : « Jusqu'alors il avait avancé avec l'insouciance de la première jeunesse (...) On s'aperçoit que les nuages ne sont plus immobiles dans golfs azures du ciel, mais qu'ils fuient, se chevauchant l'un l'autre, telle est leur hâte ; on comprend que le temps passe et qu'il faudra bien qu'un jour, la route prenne fin »⁴.

¹ - Ibid. Chapitre 14, p 669.

² - Ibid. Chapitre 06, p 146.

³ - Ibid. Chapitre 18, p 518.

⁴ - Ibid. Chapitre 06, p 153-157.

4.2. L'astre solaire :

Le soleil au zénith dans Le Désert des Tartares, crée un envoutement auquel il est difficile de résister : le temps semble être aboli, le soleil se lève et se couche chaque jour de manière invariable, ce qui renforce l'atmosphère d'attente de vide et d'isolement. Mais aussi tout ce qui entoure la fascination, l'attrait du fort Bastiani qui entoure la fascination, l'attrait du fort Bastiani qui baigne dans la lumière : « Giovanni et Francesco avaient côte à côte, sur la route blanche calcinée par le soleil »¹, « Le fort était silencieux, noyé dans le plein soleil de midi »².

Ces circonstances intentionnelles et préméditées, dévoilent et révèlent un sortilège : « c'est ainsi que cela devait se passer et tout peut être déjà établi depuis longtemps, c'est-à-dire depuis ce jour lointain où Drogo se pencha pour la première fois, avec Ortiz sur le bord du plateau et où le fort lui apparut dans la pesante splendeur de midi »³, il en va de même lors du désenchantement de Drogo du fort par un passage de nuage dans le ciel au départ d'Ortiz, chose qui a planté le doute dans l'esprit de Drogo : « Pendant quelque minutes, l'esplanade tout entière s'assombrit et, par contraste, la sinistre splendeur du fort, encore baigné de lumière de la lumière, devient éclatante »⁴, mais il suffit que ce nuage disparaisse pour que Drogo cède à nouveau aux chimères : « Une fois le soleil revenu, les deux hommes projetèrent de nouveau une ombre. Les chevaux d'Ortiz et de son escorte, à une vingtaine de mètres de là, frappaient les pierres de leurs sabots pour montrer leur impatience »⁵.

De plus, le soleil représente les derniers espoirs de Drogo qui naissent dans la lumière de midi quand Prosdocimo lui a annoncé l'arrivée de l'ennemi « Il avait brusquement compris que tout cela était vrai, il s'était aperçu que l'air même était

¹ - Ibid. Chapitre 01, p 10.

² - Ibid. Chapitre 02, p 53.

³ - Ibid. Chapitre 05, p 229.

⁴ - Ibid. Chapitre 26, p 710.

⁵ - Ibid. Chapitre 26, p 712.

en quelque sorte différent, et aussi la lumière solaire »¹.

Nous remarquons aussi que le soleil dans le désert des tartares peut exprimer une certaine insensibilité de la nature face à la condition humaine. Alors que Drogo et les soldats attendent désespérément une action ou une signification à leurs espoirs et leurs attentes.

Comme il peut également symboliser l'illusion de la grandeur et de l'importance que les hommes peuvent conférer à des objectifs futiles. L'homme buzzatien est attiré par la perspective de battre les Tartares et de devenir un héros, mais la réalité est que leur attente constante est vaine et illusoire, tout comme la poursuite de toute gloire ou succès éphémère.

4.3. L'heure vespérale :

Le soleil n'est pas toujours au zénith dans Le Désert des Tartares, il y a aussi le crépuscule, une image puissante qui véhicule de multiples significations, le crépuscule est un moment où les couleurs changent, où les formes se transforment, où l'on assiste à une sorte de métamorphose du paysage, un moment de révélation : «Mais, à un certain point, presque instinctivement, on se retourne et l'on voit qu'un portail s'est fermé derrière nous, barrant le chemin de retour. Alors, on se sent que quelque chose est changé, le soleil ne semble plus immobile, il se déplace rapidement, hélas ! On n'a pas le temps de le regarder que déjà, il se précipite vers le confins de l'horizon »².

Le crépuscule peut également être interprété par l'attente de Drogo de la gloire, son attente obsessionnelle de l'invasion des Tartares dévoilant ainsi partiellement un mystère, Drogo se méprend sur la nature de ce signe : il attend la gloire, mais c'est la mort qui approche : « Devant lui, inondée par la lumière du couchant, la vallée s'enfonçait, devant lui, les secrets du septentrion se dévoilent.

Une vague pâleur avait envahi le visage de Drogo, qui regardait, pétrifié. La

¹ - Ibid. Chapitre 27, p 733.

² - Ibid. Chapitre 06, p 156.

sentinelle voisine s'était arrêtée et un silence infini semblait être descendu avec les halos du crépuscule »¹.

Cependant, un autre appel résonne auquel on ne peut résister celui de la beauté, l'espoir et la mélancolie du crépuscule, Buzzati le décrit d'une manière poétique, évoquant ainsi une ambiance magique et envoutante : « Le ciel balayé par le vent, resplendissait au-dessus des remparts que les derniers rayons du soleil coupaient en diagonal »². Une beauté et un pouvoir que même les années n'ont pas usés d'eux : « Comme d'habitude de à l'heure du couchant, une sorte de poétique exaltation s'emparait de l'âme de Drogo. C'était l'heure de l'espoir. Et il s'abandonnait de nouveau aux héroïques rêveries »³.

Mais l'espoir cesse une fois le dernier rayon de lumière a disparu, car la nuit apporte la peur et le mort. C'est après le crépuscule que meurent Angustina, Lazzari et notre protagoniste Drogo, créant ainsi un sentiment de contraste émotionnel de beauté et de mélancolie.

4.4. L'espoir du lendemain infini :

L'illusion d'une éternité de lendemains, se révèle être un mirage douloureux, une chimère qui une fois dévoilée, nous laisse percer l'abîme béant sous nos pieds. Le remord du temps perdu s'empare de nos âmes, tandis que le vertige du vide et de la vanité nous étreint. Nous constatons alors, avec une lucidité déchirante, que notre tour est passé tout comme cet espoir insidieux qui nous a éloignés de la réalité, de la conscience implacable du temps qui s'écoule sans répit. Nous réalisons ainsi, que le bonheur nous a échappé, et que nous avons négligé les plaisirs du quotidien qui auraient pu être de véritables joies, tandis que nous attendions des aspirations nobles qui ne se sont jamais concrétisées.

Au sein de l'œuvre envoûtante qu'est Le Désert des Tartares. Drogo attend fiévreusement l'assaut tant espéré des Tartares, mais les années se succèdent sans

¹ - Ibid. Chapitre 03, p 88.

² - Ibid. Chapitre 05, p 114.

³ - Ibid. Chapitre 12, p 281.

que rien ne se produise. Il a fait le sacrifice de l'amour, de Maria, d'une famille, renonçant ainsi aux plus belles joies de l'existence, ne s'attachant qu'à cette longue, incertaine et trompeuse attente du fort Bastiani, s'en nourrissant jour après jour, prisonnier de cette illusion.

Drogo, qui avait initialement accepté de passer seulement quatre mois au fort, se retrouve désormais pris dans un tourbillon d'indécision et d'hésitation, persistant jusqu'à sa mort.

Les compromis s'enchaînent les doutes persistent, tandis que le temps s'écoule inexorablement. Sa destinée se joue dans cette attente interminable, où les jours se fondent les uns dans les autres, jusqu'à ce que le voile du destin se déchire, révélant une vérité amère « S'il devait rester ici pendant des années et des années, et si dans cette chambre, sur ce lit solitaire, devait se consumer sa jeunesse ? Quelles hypothèses absurdes, se disait Drogo, se rendant compte de leur imbécilité, et pourtant il n'arrivait pas à les chasser, et elles revenaient vite le solliciter, protégées par la solitude de la nuit »¹ Et c'est dans le creux de cette attente interminable que les remords du temps s'immiscent insidieusement dans l'esprit de Drogo, frappant à la porte de sa conscience avec une intensité déchirante, surtout lorsque son regard se pose sur ses compagnons d'armes, il ne peut s'empêcher de ressentir une pointe d'amertumes : « Eux, ils avaient pris la vie comme elle venait, sans se tracasser avec des idées absurdes »².

Hélas, le temps s'est écoulé implacablement, dépassant la barre des trente années, emprisonnant Drogo entre les murailles de cette vieille bâtisse austère et désolée du fort. Tel un spectre immuable, il attendait un ennemi hypothétique qui ne daignait se manifester que lorsqu'il était hors de portée. L'écoulement du temps s'est cristallisé, gelant l'inexorable fuite des heures, annonçant ainsi la conclusion inéluctable de son existence « Il parut à Drogo que la fuite du temps s'était arrêtée. C'était comme si un charme venait d'être rompu. Les derniers temps, le tourbillon

¹ - Ibid. Chapitre 04, p 110.

² - Ibid. Chapitre 29, p 776.

s'était fait toujours plus intense, puis brusquement, plus rien, le monde stagnait dans une apathie horizontale et les horloges fonctionnaient inutilement. La route de Drogo avait atteint son terme »¹.

4.5. Le temps des utopies:

Le personnage buzzatien, particulièrement Drogo, sacrifie complètement le temps objectif au temps subjectif de ses rêves ; il voile les pages blanches des jours vides, pour mieux croire aux pages noircies d'encre des jours où apparaîtront les Tartres, si toute fois cela advient.

Drogo semble croire que sa vie aura un sens éternel et qu'il sera en mesure de défendre la frontière pour toujours, croyant avoir en lui un laps de temps infini, ainsi il perd de vue la réalité de sa situation et laisse sa vie lui échapper, par orgueil et par seule attente de la guerre qui vient du Nord. Cela dit une seule fois, le doute l'a effleuré : « Perplexe, assailli de doutes insolites : et si, en réalité, il s'était trompé ? S'il n'était qu'un homme quelconque à qui ne revient, droit, qu'un médiocre destin »². Juste un doute inaccoutumé, et il revient vite à la mesquine vie quotidienne.

Comme beaucoup d'autre personnage de Buzzati, on ne peut résister à penser à Marta « La jeune fille qui tombe ... tombe »³.

A travers la chute d'une jeune fille de 19 ans, qui tombe une journée entière du haut d'un gratte-ciel de 500 étages, observe par les fenêtres des appartements les scènes qui s'y déroulent, et vieillit au fil de sa descente. Buzzati ainsi évoque le passage du temps et l'inéluctabilité de la mort.

Drogo n'a pas su échapper au temps, aux souffrances physiques, aux sentiments d'échec. Hélas la vie s'est flétrie, la jeunesse s'est fanée, et la mort est proche : « La vie au fort engloutissent les jours l'un après l'autre, des jours tous

¹ - Ibid. Chapitre 30, p 788.

² - Ibid. Chapitre 21, p 570.

³ - DINO Buzzati, le K, Jeune fille qui tombe ... tombe, librairie générale française, 1992, p 729-747.

pareils, avec une vitesse vertigineuse. Hier et avant-hier étaient semblables, il n'était plus capable de les distinguer l'un de l'autre ; un évènement vieux de trois jours ou de vingt jours finissait par lui sembler également lointain. Ainsi, se déroulait à son insu la fuite du temps »¹. Drogo était parfaitement aveugle quant aux métamorphose de son corps, lesquelles ne sont rapportées que par le narrateur : « Puis il commença à maigrir, son visage est devenu d'une triste couleur jaune, ses muscles se sont amollis »².

« Drogo mit le pied par terre et fut pris d'un vertige qui disparut néanmoins, lentement, ensuite. Maintenant, il était devant le miroir et regardait avec épouvante son visage, jaune et émacié »³.

La réalité du temps qui passe et les interrogations sur le sens de la vie n'atteignent vraiment Drogo qu'à l'heure de la mort. Il est à cet égard significatif de voir Drogo sombré dans l'illusion de la permanence : un concept-clé du bouddhisme et des philosophies antiques largement repris dans les arts et la littérature. Elle se réfère à la croyance que les choses, les êtres ou les évènements sont immuables, permanent, alors qu'en réalité tout est soumis au changement et à la transformation, cette illusion peut mener à des attachements excessifs, à une résistance au changement ou à une peur de la mort ou de la finitude. Selon Buddha : « Tout ce qui est composé est impermanent. Tout ce qui est impermanent est sujet à la douleur. Comprendre cela profondément, c'est se libérer de la souffrance »⁴.

Effectivement, dans le Désert des Tatares, l'illusion de la permanence est représentative de l'obsession de Drogo à la forteresse de Bastiani et pour son rôle de défenseur de la frontière de l'empire, cette illusion se révèle être un leurre et le mène à s'attacher excessivement à son poste, à résister aux changements et à perdre de vue la réalité pendant une attente stérile rempli de souffrance, où il n'a jamais

¹ - Ibid. Chapitre 05, p 238.

² - Ibid. Chapitre 37, p 715.

³ - Ibid. Chapitre 37, p 733.

⁴ - https://www.dhammadalks.net/French/Thanissaro_Dhammapada.pdf

trouvé l'équanimité.

4.6. La roue de la vie et de la mort :

On ne peut échapper au temps, pas plus qu'on ne peut échapper au cycle de la vie et de la mort, c'est ce que constate Drogo quant à l'arrivée du tout jeune officier Moro qui va prendre à son tour son premier poste au fort et qui l'interpelle, comme lui-même a interpellé autrefois Ortiz : « Ce fut alors seulement que le frappa, faisant douloureusement résonner. Son âme, le souvenir de ce jour si lointain où, pour la première fois, il était monté au fort, le souvenir de sa rencontre avec le capitaine Ortiz, juste au même endroit de la vallée, le souvenir du désir anxieux qu'il avait de parler avec une personne amie et de l'embarrassant dialogue à travers le ravin »¹.

L'arrivée de Moro interprète la rencontre de Drogo avec son impitoyable semblable, Drogo et Moro partagent tous deux la même condition de soldats en attente dans la forteresse, mais leur attitude face à cette situation est très différente.

Moro représente la jeunesse l'enthousiasme et l'optimisme, tandis que Drogo incarne la résignation, la désillusion et le pessimisme. L'arrivée de Moro est donc un miroir dans lequel Drogo se confronte à sa propre condition et à ses propres choix, il réalise que Moro est à la fois son semblable est son opposé, et que leur différence réside dans leur attitude face à la vie et à l'attente, sans oublier le rappel de sa propre jeunesse perdue : « Exactement comme ce jour-là, pensa-t-il, avec cette différence que les rôles étaient intervertis et que maintenant c'était lui, Drogo le vieux capitaine ... Drogo comprit qu'une génération entière s'était entre temps écoulée, qu'il avait maintenant dépassé le sommet de son existence, qu'il était maintenant arrivée du côté des vieux, où, eu ce jour lointain, il lui avait semblé que se trouvait Ortiz. Et à quarante ans passés, sans avoir rien fait de bon, sans enfants, vraiment seul au monde, Giovanni regardait au tour de lui avec effroi, sentant

¹ - Ibid. Chapitre 25, p 690.

décliner son propre destin »¹.

On ne peut échapper au temps, Drogo se rend compte que l'attente interminable dans le Désert l'a transformé en un homme résigné et désillusionné, il réalise que le temps qui passe a un impact sur son corps, et la vieillesse est synonyme de désocialisation et d'isolement. Drogo, lui, désormais indésirable, inefficace et gêneur, il est chassé par son supérieur Simeoni parce que soudainement il a besoin de la chambre qu'il a occupée depuis plus de trente ans : « Reste, alors, reste ! Fit Simeoni comme pour en finir. Mais je ne sais pas où je vais coucher les officiers qui vont arriver. Je ne peux tout de même pas les installer dans les couloirs, je ne peux pas les mettre non plus à la cave ! Dans cette pièce-ci, on aurait pu placer trois lits ...

Drogo le regarda, glacé. Simeoni eu était donc arrivé jusque-là ? Il voulait l'expédier, lui, Drogo, pour libérer une chambre ? Uniquement pour ça ? Il était bien question d'inquiétude et d'amitié ! J'aurais dû m'en douter dès le début, pensa Drogo, il fallait bien s'attendre à ça de la part d'une telle canaille »².

Notre protagoniste est un naïf, candide, le regard fixé vers un horizon que rien n'éclaire ni n'éclairera jamais. Il gaspille ses heures, ses jours, son existence tout entière, tout comme Vladimir et Estragon, les deux personnages de Beckett dans *En attendant Godot*³, coincés dans l'espérance d'une rédemption qui n'arrivera jamais, et qui permet de fuir la souffrance et l'angoisse d'une condition privée de sens. Drogo s'est consommé dans la longue attente vaine et stérile, gaspillant le temps de sa vie dans un paysage aride et sans beauté, pour quelque chose ou quelqu'un qui ne viendra pas. Ils ne verront pas Godot et il ne verra pas les Tartares.

Ainsi, le temps a fait de lui un importun et un paria : vieux, malade et terriblement seul, il reconnaît à la mort le visage de son véritable.

¹ - Ibid. Chapitre 25, p 690.

² - Ibid. Chapitre 27, p 760.

³ - SAMUEL Beckett, *En attendant Godot*, les éditions de minuit, 1952, Paris.

Chapitre II :

Une atmosphère carcérale

1. Le fort : mi- prison, mi- fascination

Le fort Bastiani du Désert des Tatares, se dresse majestueusement dans un paysage aride et inhospitalier. Les murs de pierre grise sont épais et important, témoins de la longue histoire de la forteresse. Les créneaux et les tours de guet s'élèvent vers le ciel, offrent une vue sur les étendues de sable qui s'entendent à l'infini autour. Un lieu qui exerce un sentiment oppressant et de clausturation, effectivement, le rapprochement entre le fort et une prison est instinctif dans l'esprit de Drogo, dès l'instant où il le regarde pour la première fois : « Il considérait d'un regard fixe les sombres murailles, les parcourant lentement des yeux, sans parvenir à en déchiffrer le sens. Il pensa à une pension »¹. Drogo se sent à l'aube d'un départ imminent, sa belle assurance et ses rêves de gloire disparaissent : « Le fort lui paraissait un de ces univers inconnus auquel il n'avait jamais sérieusement pensé pouvoir appartenir, non point parce qu'ils lui semblaient haïssable, mais parce qu'infiniment loin de sa vie habituelle. Un univers bien plus absorbant, sans autres splendeur que celles de ses lois géométriques »².

L'analogie établie avec une prison, nous livre la clef d'une des interprétation de la vie au fort, ce lieu ressemble à une geôle et la chambre de Drogo s'apparente à une cellule d'incarcération, entre odieux petits bruits, fuite d'eau de la citerne et inconfort dès la première nuit de Drogo, font naître dans son esprit une question vitale : « ils s'étaient des dizaines et de dizaines à être éveillés, ces hommes, tandis que lui était étendu sur son lit, tandis que tout semblait plongé dans le sommeil. Des dizaines et des dizaines, se disait Drogo, mais pour qui, pour quoi ? »³.

Ainsi, Drogo le prisonnier ignore pour combien de temps il est là, sans aucune possibilité de raccourcir son séjour, ni faire en sorte qu'il ne consomme pas là les plus belles années de sa jeunesse et plus encore : « S'il devait rester ici pendant des années et des années, et si, dans cette chambre, sur ce lit solitaire, devait se

¹ - Ibid. Chapitre 02, p 54.

² - Ibid. Chapitre 02, p 59.

³ - Ibid. Chapitre 04, p 108.

consommer sa jeunesse ? »¹. Cependant, le sort de Drogo est déjà décidé lorsque « Fasciné, il regardait fixement le fort, se demandant ce qu'il pouvait bien y avoir de désirable dans cette bâtisse solitaire, presque inaccessible, à tel point isolée du monde. Quels secrets cachet-elle ? »².

En outre, il n'est pas surprenant que le premier effet de cette vie monotone soit la perte de la notion du temps, tout comme cela arrive aux prisonniers. La mystérieuse torpeur qui émane de leur train de vie habituel, enlace Drogo et les autres officiers dans ses mailles, et on ne peut manquer de faire un parallèle entre l'enfoncement graduel de Drogo dans sa vie monotone au fort et les réactions de Meursault lors de son séjour en prison : « Je n'avais pas compris à quel point les jours pouvaient être à la fois long et courts. Longs à vivre sans doute, mais tellement distendus qu'ils finissaient par déborder les uns sur les autres. Ils y perdaient leur nom. Les mots hier ou demain étaient les seuls qui gardaient un sens pour moi ».

Lorsqu'un jour, le gardien m'a dit que j'étais là depuis cinq mois, je l'ai cru, mais je ne l'ai pas compris. Pour moi c'était sans cesse le même jour qui déferlait dans ma cellule»³.

Cependant, les hommes plongés dans l'hypnose du fort sont incapables de réagir, même face aux mises en garde répétées de leurs semblables, mis à part quelques-uns comme Morel et Lagorio qui n'ont pas succombé à cet état de torpeur. Ainsi Drogo, prisonnier de cette hypnose, demeure singulièrement insensible aux avertissements depuis la première remarque d'Ortiz :

« - Je n'ai pas fait de demande, dit Drogo.

- Vous n'avez pas fait de demande ?

- Non, mon capitaine, j'ai su seulement il y a deux jours que j'étais affecté au fort Bastiani.

¹ - Ibid. Chapitre 04, p 110.

² - Ibid. Chapitre 01, p 21.

³ - Albert Camus, *l'étranger*, 1942, p 66.

- Tiens, C'est étrange, en effet »¹. Il n'est pas donné à tout le monde de venir au fort comme bon lui semble, tout comme il n'est pas donné à tout le monde de partir du fort selon ses propres désirs, malgré l'apparence de liberté qui règne en ce lieux. Drogo peut bien découvrir cette loi, mais il ne peut se soustraire.

Nonobstant l'apparente tolérance de la vie au fort, due à l'incroyable faculté d'adaptation de l'homme, l'espoir renaît inlassablement au printemps : « Ici, c'est un peu comme un exilé, il faut bien trouver une sorte de dérivatif, il faut bien espérer quelques choses »². Ce renouveau est double ; il est l'espoir de la libération tant attendue et celui d'une destinée glorieuse qui sublimerait leur courage et leur dévouement. Les officiers du fort Bastiani, positionnés de façon privilégiée, entendent l'appel du Nord, c'est pourquoi Ortiz. Prodocimi et Drogo lui-même s'expriment avec une réserve et un détachement qui témoignent d'une réflexion profonde. Leur propos sibyllins reflètent à la fois la déception face aux années perdues en vain, mais également la préoccupation de préserver jalousement une révélation qui les élevés au-dessus des autres.

En somme, le fort Bastiani se dresse comme un lieu à mi-chemin entre la captivité et l'enchantement, où l'on peut arriver et rester de son plein gré mais où il est ardu de s'échapper. Ce monde clos renferme les âmes coupable d'espérer. Celles coupable de rechercher l'extraordinaire. Celles qui refusent la médiocrité du quotidien. Ce sont les individus que charme, la teinte jaunâtre de la tanière, ceux qui sont subjugués par la dureté du paysage, ceux que fascine un destin différent, au milieu de règles rigides, de la cécité peu à peu acceptée, de l'acquiescement à la torpeur ambiante et de l'oubli de la notion du temps, qui s'étire jusqu'à perdre toute consistance réelle.

Ainsi, dans ce sens, le fort représente la dualité de l'espoir humain, capable de rêver de grands exploits tout en souffrant de la détresse et de l'aliénation.

¹ - Ibid. Chapitre 02, p 36.

² - Ibid. Chapitre 21, p 592.

2. Les Tartres :

Le Désert des Tartres, est une œuvre d'une grande portée allégorique, où la forteresse isolée dans laquelle les personnages sont captifs représente en quelque sorte le monde, faut-il rappeler que les lieux fermés représentent mieux les situations essentielles qui frappent l'humanité. Nous citons à titre d'exemple : Jean Paul Sartre dans ses nouvelles « Le mur » Kafka dans « Le château », « Le procès » et « Métamorphose ». Les lieux clos, sont souvent associés à des situations essentielles qui frappent l'humanité, telles que l'isolement, la solitude, l'attente et la peur. En cela Le Désert des Tartares, s'inscrit dans une tradition littéraire où les personnages sont confrontés à leur destin et se retrouvent enfermés dans des espaces clos qui reflètent leur conditions.

Les titres des romans publiés avant 1945, comme « Bornabo » (1933), « Le secret » (1935) et « Le Désert des Tartares » (1940), montrent une focalisation sur des paysages spécifiques tels que la montagne, le forêt et le désert. Ce choix semble avoir été fait avec une intention évidente de proposer un premier message au niveau du titre. Bien que « Le Désert des Tartres » soit un titre plus attractif et mystérieux que « La forteresse », laquelle était peut perçue comme étant trop belliqueuse. En effet, la forteresse imprégné le roman de son atmosphère oppressant, angoissante et carcérale.

L'analyse des paradigmes du titre permet de souligner que l'encodage des toponymes n'est pas gratuit, mais hyper-sémantique. Le titre « Le Désert des Tartares » contient un sème topographique et un sème onomastique, qui permettent d'orienter la lecture du roman vers une histoire exemplaire et universelle.

Le Désert : avec un « D » majuscule, symbolise l'universalité et tous les déserts sont contenus dans « Le Désert ». Le titre, en tant que noyau polysémique, cristallise en lui un certain nombre de données surdéterminées de la digresse.

Par ailleurs, le désert, comme la forteresse, a su se parer d'une aura légendaire qui précède la découverte par Drogo. Toutefois, grâce à Matti, cette image idéalisée et fantasmée s'effrite rapidement pour laisser place à une vision

réaliste, voire décevante du désert « J'ai entendu dire qu'il y a un désert et moi, des déserts je n'en ait jamais vu.

Ça ne vaut pas la peine, lieutenant. Un paysage monotone, vraiment rien de beau. Croyez-mois, n'y pensez pas ! »¹. La promesse d'un monde mystérieux et exaltant s'efface peu à peu pour laisser à une banalité prosaïque. Matti, en offrant à Drogo une perspective différente l'aide à appréhender le désert, tel qu'il est réellement, sans fards ni artifices.

A l'avenant, le désert, tel qu'il est perçu par Drogo, est un lieu qui ne cesse de défier la réalité et de nourrir l'imaginaire. Les obstacles qui se dressent devant lui sont nombreux et quasi-insurmontables : les remparts massifs de la forteresse, qui occultent l'horizon et limitent la perception aux quelques tours de garde de la redoute, les brumes du Nord, qui engloutissent tous sur leur passage, ainsi que les règlements stricts qui jalonnent la vie militaire, tels que les mots de passe et les instruments optiques. Tout concourt à entretenir l'épaisseur du mystère, à simuler l'imagination, à nourrir les fantasmes les plus fous. Dans cet espace infini, tout est possible, tout est envisageable ; des tours blanches qui se dressent comme des sentinelles, un volcan qui fume au loin, et pourquoi pas une route qui mène au camp tartares ? Du désert surgissent des mirages, des effets évanescents qui viennent brouiller encore d'avantage les frontières entre réalité et illusion. Et pourtant, malgré tous ces artifices, l'envie de découvrir la vérité reste tenace, comme un désir enfui qui ne demande qu'à jaillir à la surface. C'est dans cette atmosphère étouffante, et une tension permanente entre le réel et l'imaginaire, que se tisse la trame complexe du Désert des Tartares, roman emblématique de la condition humaine confrontée à l'inconnu et à l'incertitude : « Souvent, aux endroits isolés, à force de rester longtemps à guetter, on finit par voir, même en plein jour, des formes humaines qui surgissent entre les buissons et les rochers, on a l'impression que quelqu'un est entrain de vous épier, puis on va

¹ - Ibid. Chapitre 03, p 82.

voir et il n'y a personne »¹. « C'est du désert du nord que devait leur venir leur chance, l'aventure, l'heure miraculeuse qui sonne une fois au moins pour chacun »².

Tartare : Dans "mythologie grecque"³, le tartare était considéré comme la région la plus basse du monde souterrain, fermée par des portes de fer. Il est en dessous des cieux.

Dans certains récits, Zeus, après avoir mené les dieux à la victoire contre les Titans, expédia son père Cronos et les autres Titans dans le Tartare. Le nom de Tartare fut parfois employé plus tard comme un synonyme de Hadès ou monde souterrain en général, mais plus souvent comme l'endroit de la damnation. Parmi les condamnés légendaires du Tartare, on trouve Ixion, roi des Lapithes, Sisyphe roi de Corinthe, et Tentale, fils mortel de Zeus. L'utilisation du nom "Tartares" dans le titre renforce l'idée que la forteresse est une forme de prison, où les personnages sont prisonniers d'une attente infernale de la gloire, les espérances, de leur propre destin et de leur propre condition humaine.

En outre, les écrivains Homère et Hésiode partagent une vision commune d'un lieu obscur et inquiétant qu'ils nomment le "Tartares ténébreux". Ce gouffre souterrain, situé au creux le plus profond de la terre, est décrit comme un endroit où les ennemis sont précipités : « Que mon ordre ne soit enfreint par aucun dieu, par aucun déesse [...] ou bien, le saisissant, mes mains le jetteront aux ténèbres du Tartare très loin, au plus profond du gouffre souterrain dont la porte est de fer avec un seuil de bronze, aussi au-dessous de l'Hadès que le ciel est distant de la terre »⁴.

De surcroît, dans le roman, les Tartares sont également associés au hasard. Imprévisibles et invisible, ils symbolisent la présence latente des attentes : « Il dit que les Tartares sont toujours là, il dit qu'un restant de l'ancienne armée Sillonne la

¹ - Ibid. Chapitre 12, p 322.

² - Ibid. Chapitre 07, p 183.

³ - <http://kultirica.com/K/mythologie/le.tartare>

⁴ - L'Iliad, 07, p 13.

région en tous sens »¹. La menace qu'ils représentent peut fondre sur le fort à tout moment, trompant la mécanique des plans stratégique et la vigilance des soldats, des affirmations qui sont d'ailleurs impossible d'infirmer car comme d'habitude, la raison cède à quelques lumineuses explications : « Leurs armes étaient ternis pour empêcher de briller au soleil et leurs chevaux étaient dressés à ne pas hennir »², « Depuis de nombreuses années, ce n'est un mystère pour personne, il y a, contre le royaume du Nord, de profondes rancœurs, et plus d'une fois, on a parlé de guerre »³. Cependant la croyance aux Tatares ne s'installe véritablement qu'à l'âge adulte, lorsque l'insouciance de la jeunesse a laissé place à la mélancolie et à l'appréhension du temps qui passe, celle que la destinée elle-même se confond avec cet ennemi obscur qui peut surgir de nulle part et frapper au cœur. Ainsi les Tartares sont symbole de la fragilité de l'existence, et de la précarité de la condition humaine face aux forces obscures qui la menacent, dans une atmosphère carcérale.

Dans l'univers romanesque du « Désert des Tartares », ils sont une métaphore puissante de la quête de sens de l'angoisse existentielle qui animent les personnages, confrontés à l'inéluctable épreuve de la vie.

3. La montagne :

Dans Le Désert des Tartares, la majestueuse montagne exerce un charme envoutant sur l'âme humaine, la conviant à percer le mystère de la vie.

Toutefois, cet énigmatique secret est étroitement lié à la mort, et l'idée funeste surgit spontanément aux pieds du somptueux édifice naturel. Au crépuscule, les pensées de Drogo s'égarer vers des êtres qui, un jour, guettent la faucheuse avec une patience infinie. Hélas, l'homme demeure impuissant à décrypter la voix impénétrable de la montagne, susceptible de dévoiler son destin « Finalement, Drogo comprit, et un long frisson le parcourut des pieds à la tête. C'est l'eau, oui, une lointaine cascade ruisselant sur le faite des rocher environnements. Le vent qui faisait osciller le long jet d'eau, le jeu mystérieux des

¹ - Ibid. Chapitre 07, p 177.

² - Ibid. Chapitre 12, p 304.

³ - Ibid. Chapitre 12, p 382.

échos, les diverses sonorités des pierres frappés par l'eau, formaient une voix humaine, qui parlait : qui disait des paroles de notre vie, des paroles que l'on était toujours sur le point de comprendre et que l'on ne saisissait jamais. Ce n'était donc pas le soldat qui chantonait, ce n'était pas un homme sensible au froid, aux punitions et à l'amour, mais la montagne hostile »¹.

En outre, la montagne résonne d'un présage funèbre, annonciateur de l'imminence de la mort. Lorsque Drogo s'élançe au galop sur sa monture, en direction du fort, la majesté des sommets se fait glaciale et hostile, comme si la nature elle-même s'opposait à sa progression : « Des montagnes qui se font plus hautes et plus sauvages »².

La mort d'Angustina s'impose comme un exemple saisissant, témoignant de l'ambiance tragique minutieusement dépeinte avec talent : « Le ciel s'assombrissait. Les rochers d'alentir, les parois blafarde de l'autre côté du Cole, le fond du précipice prenaient une teinte livides. De petits corbeaux volaient le long des aiguilles aériennes, en poussant des cris, ils semblaient s'avertir l'un l'autre de dangers imminents »³.

Ainsi, la montagne dans "Le Désert des Tartares" incarne une quête audacieuse et dangereuse, menant vers une vérité obscure, mais inévitablement mortelle. Les hommes qui succombent à son charme exaltant brûlent d'une passion ardente pour l'escalader, animés d'une détermination sans faille, leur vie est consumée dans des cycles interminable de tentatives et d'échecs, et nombreux sont qui périssent en chemin. Pourtant les rares élus qui atteignent le sommet sont suspendus au bord d'un gouffre béant, prêts à chuter à tout instant, malgré la menace omniprésente aucun de ces fous épris de la quête de mystérieuses vérités ne regrette son choix. Ils ne peuvent abandonner l'ivresse de la montagne pour redescendre et profiter de la sagesse acquise. Seul le capitaine Monti, et ceux qui comme lui sont insensible à l'appel de la montagne, seront en mesure de quitter les hauteurs. Toutefois, la mort

¹ - Ibid. Chapitre 10, p 253.

² - Ibid. Chapitre 01, p 16.

³ - Ibid. Chapitre 15, p 440.

d'Angustina confère une signification plus profonde aux railleries sarcastique des soldats de l'autre puissance. Ces hommes, venus de la mystérieuse plaine des Tartres, pourraient bien détenir le secret qu'Angustina cherchait désespérément à percer.

En somme, la montagne au septentrion, complète le huis clos étouffant du fort. Telle une entité mystique, elle exerce une fascination irrésistible sur l'homme en attent. C'est elle qui peut offrir toutes les possibilités, loin de la claustration amène et vaine qui prévaut dans le fort.

4. La bourg :

Il est important de noter que la ville, à l'opposé du fort et de la montagne, incarne la lumière, la vie ...

Aux yeux de nombreux officiers du fort Bastiani. Dont Drogo fait partie, la ville est perçue comme une échappatoire, un retour à un monde de liberté et d'insouciance, où les amours fleurissent et se fanent sans contraintes. L'homme y est le maître de son destin, guidé par le rythme effréné des journées remplies d'évènements, bons ou mauvais. Dans cette ville, il est libéré de l'angoisse de l'attente, de l'inutilité d'une vie qui se consume, et des ambitions absurdes qui se fanent avec le temps.

Ainsi, la ville est le lieu de rêve pour passer ses permissions et l'horizon vers lequel convergent les efforts pour échapper à l'enchantement du fort.

Elle incarne les regrets de Drogo et cristallise les rêves d'évasion des officiers, en offrant une perspective de vie différente et plus libérée : « A cette heure-ci, se disaient-ils, il devait y avoir un léger brouillard et les réverbères ne jetaient qu'une lumière jaunâtre, à cette heure-ci il y avait des couples dans les portes illuminées de l'Opéra, on entendait des violons et des rires, des voix de femmes, venues de portes cochères obscures des immeubles riches, les fenêtres étaient illuminés jusqu'à d'incroyables hauteurs, dans le labyrinthe des toits ; la ville fascinante, riche de tous leurs rêves de jeunesse et de ses aventures encore à

connaître »¹.

Cependant, ces images baudelairiennes s'entremêlent avec d'autres, plus obscures. Si la ville est la quintessence de la liberté, le fort demeure un endroit privilégié qui confronte l'homme à ses démons intérieurs et à sa destinée. Drogo et Angustina sont ainsi retenue au fort par une force mystérieuse, indéfinissable, qui transcende la simple quête de gloire militaire. Ainsi, la dichotomie entre le fort-prison et la ville-liberté, se transforme en une opposition entre le fort-lieu de découvert de l'essentielle et la ville-lieu de la banalité.

Face à l'appel du Nord, la ville perd tout son attrait comme Drogo le découvre avec désillusion dans le bureau, du docteur Rovina : « Le souvenir de sa ville passa dans l'esprit de Drogo, une image pâle, rues bruyantes sous la pluie, statues de plâtre, humidité de casernes, lugubres cloches, visages las et défaits, après-midi sans fin, plafonds gris de poussières. Ici, par contre, s'avancait la grande nuit des montagnes, avec ses nuages en fuite au-dessus du fort, miraculeux présages »². Aussi, il faut prendre en compte le retour de Drogo dans la ville marquée par une déception cruelle qui s'abat sur lui tel un couperet : « Tandis que, assis au salon, il essayait sa joie se transformer en une tristesse désabusée »³. L'ennui est omniprésent et semble régner en maître depuis le retour de Drogo en ville. Tout a changé, comme si les quatre années écoulées n'avait pas été vaines et avaient laissé leur empreinte indélébile sur le paysage urbain : « Tel un étranger, il erra par la ville, à la recherche de ses anciens amis, et il apparait qu'ils étaient tous très occupés, dans les affaires, dans de grandes entreprises, dans la politique. Ils lui parleront de choses sérieuses et importantes d'usines, de voies ferrées, d'hôpitaux. L'un deux l'invita à dîner, un autre s'était marié, ils avaient tous pris des routes différentes, et en quatre ans, ils étaient déjà loin »⁴.

¹ - Ibid. Chapitre 08, p 197-198.

² - Ibid. Chapitre 08, p 197-198.

³ - Ibid. Chapitre 16, p 511.

⁴ - Ibid. Chapitre 17, p 513.

On constate alors, que la ville c'est le lieu où l'homme se libère de toutes les illusions et des ambitions déraisonnables, où il peut enfin se laisser aller à la joie et à l'insouciance. De plus, la ville est également le lieu des permissions, où l'enchantement maudit du fort pourrait enfin être rompu.

Toutefois, pour Drogo et ses compagnons, la ville n'est pas le lieu de la liberté et du bonheur, mais celui de l'ennui, de la banalité, de la tristesse et de l'errance vaine. La ville devient un lieu étrange et inconnu, où la solitude règne en maître, et où les hommes semblent perdus et désabusés.

5. L'emprisonnement volontaire :

Les études antérieures menées sur le fort comme étant une claustration, et la ville qui s'oppose à cette atmosphère, ont mis en évidence une découverte très importante sur les personnages, précisément Drogo.

L'appartenance de Drogo au fort Bastiani s'impose tel un dilemme identitaire absurde et inextricable. Néanmoins, une fois ce conflit existentiel transcendé, le protagoniste se voit contraint de s'acclimater à sa condition d'emprisonnement, l'enveloppant d'un voile de choix assumés et volontaires. Il est impératif que cette impasse, cette confrontation entre son désir ardent de s'engager dans la guerre contre les Tartares et la morne réalité qui l'enserme, soit surmontée, voire oubliée, sous peine de voir Drogo précipité dans une véritable descente aux enfers. Malgré les forces antithétiques à la création qui règnent en maîtres au sein du fort, l'illusion se déploie dans ce récit telle une promesse de devenir, une lueur d'avenir ... pour être plus explicite, même les thématiques de la régression et de la mort se voient contraintes de justifier la marche en avant d'œuvre. Ainsi la régression de Drogo se révèle être une évolution rétrospective, diamétralement opposée à celle de ses semblables, collègues et compagnons de forteresse.

Les individus qui peuplent l'enceinte du fort arborent une multitude de personnalités captivantes. Prenez l'exemple de Lagorio, dont l'ambition démesurée ne saurait rivaliser avec celle flamboyante de Giovanni Drogo. Dès que l'occasion

s'est présentée à lui, Lagorio s'est promptement éclipsé du fort, embrassant ainsi un destin différent : « Lagorio avait un visage satisfait. Il était sorti de sa chambre son lui accorder même un coup d'œil, et lorsqu'il fut dehors, il ne se retourna pas non plus pour regarder le fort »¹. Morel, lui aussi a préféré se détourner de la gloire tant espérée et quitter les remparts du fort. La plupart de ces personnages repoussent, chacun à sa manière, les chaînes oppressantes des lois qui régissent la forteresse. Ils érigent leurs propres décret, façonnent leurs propre destinées : partir ou rester, établissant ainsi leurs propres règles, quitte à se soumettre à l'ultime sentence de la mort. Ainsi, par l'élan de leur rébellion, ils s'affranchissent de toute captivité.

A l'inverse, Drogo se délecte de sa condition de prisonnier, voire s'auto-emprisonne de manière délibérée. Ce qui suscite en nous une réflexion sur un certain masochisme latent, cette quête du plaisir au sein de la douleur, qu'elle soit physique ou psychique. Drogo lui-même désigne ce désir d'emprisonnement comme un « Désir coupable »², éveillant ainsi notre perplexité, c'est une approche qui épouse parfaitement le cas de Drogo, qui par cet emprisonnement conscient et volontaire a raté sa vie en pensant que le rejet du plaisir est de rigueur.

Or, dans l'univers tourmenté du fort, parmi la foule grouillante, Drogo a fait le choix de s'enfermer, consentant à se soumettre sans réserve aux règles rigides qui régissent ce lieu désolé.

Ironiquement, il a découvert dans cette captivité une étrange jubilation, une ardeur à être prisonnier. Quelle énigme ! Son espoir brûlant d'une guerre imminente contre les Tartares le maintien enchaîné, impuissant face à la dévastation que le fort incarne de manière incontestable. C'est ainsi que nous pouvons parler d'une forme d'emprisonnement conscient et volontaire, un état perceptible à travers la résignation qui imprégné chacune de ses pages.

Au fil de cette œuvre fascinante, la symbolique d'une métamorphose identitaire s'infiltré, tissant ses fils psychique avec habilité. Un moment marquant

¹ - Ibid. Chapitre 08, p 203.

² - Ibid. Chapitre 14, p 382.

survient lors de la permission accordée à Drogo de rendre visite à sa famille. Cette autorisation, perçue comme une libération, se transforme pourtant en une sentence douloureuse, une liberté qui se révèle être une souffrance. Ainsi, la hâte de retourner au fort s'empare de lui, car il ne l'a jamais conçu comme une geôle, mais bien comme le réceptacle de ses espoirs et ses ambitions, même s'il se trouve derrière les barreaux.

L'écriture subtile de Buzzati, nous plonge dans la tristesse poignante de Drogo lorsqu'il retrouve enfin le foyer qui était autrefois le sien. Imprégné jusqu'à la moelle de l'atmosphère oppressante du fort, il se sent étranger dans ses propres murs, comme un étranger parmi les siens, perdu dans les méandres de son être ... « Il sentait sa joie se transformer en une tristesse désabusée. La maison lui semblait vide en comparaison d'autrefois ; de ses frères, l'un était parti pour l'étranger, un autre était en voyage Dieu sait où, et le troisième était à la campagne. Seule restait sa mère, sa chambre était restée identique ...pourtant, elle lui sembla celle d'un autre ... le monde entier vivait donc en se passant parfaitement de Giovanni Drogo ... tel un étranger, il erra par la ville »¹.

Même lorsqu'il a osé entamer une conversation avec Maria, l'aimée de son cœur, la sœur chérie de son ami Francesco Vescovi, une étrange constatation s'est imposée à lui : son cœur, autrefois vibrant d'une passion ardente, était désormais engourdi. Cette triste réalité s'inscrit en lettres craintes à travers la répétition obsédante de l'expression : « Mais quelque chose s'était glissé entre eux »², « Quelque chose s'était vraiment glissé entre eux »³, « Une vague impression de déception et de froid »⁴. Tel un ardent forgeron de la destinée, la reconfiguration sociale et personnelle qu'a endurée cet officier s'est enracinée si profondément qu'elle a creusé un abîme tangible entre la communauté qui gravite autour de la bâtisse majestueuse et celle qui anime les rues animées de la ville « Toutes les choses qui alimentaient sa vie d'autrefois étaient devenues lointaines, un monde

¹ - Ibid. Chapitre 18, p 511-512.

² - Ibid. Chapitre 19, p 525.

³ - Ibid. Chapitre 19, p 534.

⁴ - Ibid. Chapitre 19, p 529.

étranger où sa place avait été aisément occupée, et ce monde, il le considérait désormais du dehors, encore qu'avec regret ; y rentrer l'eût mis mal à l'aise. Des visages nouveaux, des habitudes différentes, des plaisanteries nouvelles, de nouvelles façons de parler auxquelles il n'était pas habitué : ce n'était plus là sa vie, il avait pris une autre route, revenir en arrière serait stupide et vain »¹. Ainsi, dans l'écho poignant de l'expression « Ce n'était plus là sa vie », se révèlent les tensions contradictoires qui habitent l'âme complexe de Giovanni. De cette façon, se matérialise une fracture symbolique d'une intensité saisissante, séparant la ville oppressante du fort qui devient son havre de salut.

Derrière les bureaux emprisonnés de son plein gré au sein de cette imposante forteresse, il préfère s'abandonner à cette captivité plutôt que de goûter à la douceur de la liberté. Drogo se complaît dans l'isolement, se délectant de sa propre mise en cage, alimentant sa peine de fantasmes fiévreux de gloire face aux Tartares. Cependant, dans l'aveuglement qui le consume, il ignore que cette prison volontaire engendrera à long terme une attente obsessionnelle, dévorant une partie absurde de son existence.

¹ - Ibid. Chapitre 19, p 548.

Chapitre III

La condition humaine

1. L'isolement morose

L'oppressante aura du fort s'entremêle avec celle de l'âme humaine, condamné à errer dans sa condition mortelle. L'isolement partiel imposé par la vie de garnison n'est qu'une parcelle de la vaste étendue de la solitude qui étreint les personnages du roman, et c'est précisément à travers Drogo que cette souffrance se manifeste avec une intensité délirante.

L'expérience d'une existence commune, qu'elle soit vécue lors de festivités éphémères ou au gré de longue journée au fort, abouti à une résignation désabusée face à l'inéluctable solitude. Ils se bercent d'illusion en croyant être entourés d'amis, en s'imaginant pénétrer les arcanes profonds des paroles qui leurs sont dédiées. Hélas tout cela n'est que le mirage fugace d'une réalité feinte, qui se dissipe telle une brume éphémère au lever du jour : « On est sur le point de saluer un ami, mais le bras retombe inerte, le sourire s'éteint, parce que l'on s'aperçoit que l'on est complètement seul »¹.

Ainsi, tel un triste crescendo, cette expérience se renforce à mesure que les heures s'écoulent. Ce qui semblait être une affection une tristesse personnelle se mue en une loi universelle implacable : les abîmes des échanges véritables se voilent à jamais. L'amitié, pareillement que l'amour, se révèle impuissante à apaiser l'âme en proie à une souffrance profonde, qui demeure telle une plaie solitaire, insaisissable aux mains tendus. C'est dans cette solitude que Drogo, Ortiz et Angustina vivent et meurent : « Mais après tout il était seul au monde, et, en dehors de lui-même, il n'y avait personne d'autre qui l'aimât »².

Certes, les tentatives foisonnent animés par le désir de rompre, ce douloureux isolement. Néanmoins, elles se concluent invariablement par une défaillance amère. Giovanni, dans sa quête, échoue à articuler les morts, si pourtant simples, qui auraient pu traduire son amour pour Maria : « Il fait déjà joliment chaud pour avril, dit Drogo. Tu vas voir qu'il va recommencer à pleuvoir. Ce fut là

¹ - Ibid. Chapitre 05, p 253.

² - Ibid. Chapitre 29, p 783.

ce qu'il dit à Maria eut un petit sourire désolé.

Oui, il fait trop chaud, répondit elle d'une voix blanche, et ils s'aperçurent tous les deux que tout était fini »¹. L'amour est donc incapable de se manifester et d'influencer la vie des autres. Il en va de même pour l'amitié, la scène se répète quand Ortiz quitte le fort : « Il fait vraiment chaud, répondit Giovanni qui se rappela Maria Vescovi et cette lointaine conversation dans le salon où parvenaient les mélancoliques arpéger d'un piano »². Ces échecs tiennent à deux raisons. D'abord, le temps érode les sentiments les plus solides : entre Maria et Drogo.

Ensuite, lorsque deux êtres s'approchent, c'est dans l'audacieux espoir de mieux supporter ensemble un destin adverse, voire de l'infléchir.

Cependant, lorsque l'appel du destin retentit, ces fragiles liens se brisent ou révèlent leur insignifiance.

En somme, la solitude dans le Désert des Tartares, plane avec une force implacable, tel un spectre insaisissable. Ainsi, le roman comme une symphonie mélancolique explore avec une profondeur troublante les tourments de l'isolement et les désillusions qui en découlent, laissant dans l'esprit du lecteur une empreinte indélébile.

2. Le fardeau de la fatalité:

Dans les pages envoutantes du roman *Le Désert des Tartares*, le destin se déploie telle une toile tissé par les mains invisibles du temps. Chaque mot, chaque scène, chaque pensée fusionne pour révéler la grandeur et la cruauté de ce concept énigmatique. L'homme tel qu'il est dépeint dans les méandres du roman, ne se forge pas sa destinée, il la subit, la découvre tel un aveugle égaré dans l'obscurité.

Les officiers du fort Bastiani, prisonniers de leurs propres aspirations, espèrent ardemment que l'occasion tant attendue de révéler leur bravoure se présentera enfin. Cependant leur pouvoirs s'arrêtent là, impuissant face aux

¹ - Ibid. Chapitre 19, p 534.

² - Ibid. Chapitre 26, p 709.

caprices d'un destin insaisissable, dont les fils invisibles échappent à leur emprise.

Les rouages implacables du destin s'emparèrent de l'existence de Drogo dès l'instant où il prononça ses adieux déchirants à sa mère : « Sur tout cela pesait une pensée tenace qu'il ne parvenait pas à définir, comme le vague pressentiment de choses irrévocables, presque comme s'il eût été sur le point d'entreprendre un voyage sans retour »¹. Or par une étrange convergence les pressentiments de Drogo, bien que teintés d'ambiguïté, se révèlent être des oracles du destin lui-même. Ce n'est point une intuition psychologique qui les anime, mais une force mystérieuse qui se dévoile à travers des révélations énigmatiques. L'impénétrable tissu du destin, ému et changeant, ne saurait tromper, tandis que Drogo, en proie de l'ignorance où l'incapacité à saisir ces signes célestes.

Tel un oracle insaisissable, le destin se révèle à travers des songes, des rêves prémonitoires, comme la funeste prédiction de la mort d'Angustina dans le chapitre XI, il se fait également sentir par un sentiment fort alarmant, une angoissante certitude selon laquelle il ne sera pas présent lorsque l'évènement tant attendu, pour lequel il a passé toute une existence à espérer, se réalisera : « Depuis quelque temps, en effet, une angoisse qu'il ne parvenait pas à définir le poursuivait sans trêve : l'impression qu'il n'arriverait pas à temps, l'impression que quelque chose d'important allait se produire et le prendrait à l'improviste »². Ce pressentiment se répète encore et encore : « Une obscure superstition lui disait que, s'il quittait maintenant le fort pour cause de maladie, il n'y reviendrait jamais plus. Cette idée était pour lui un motif d'angoisse »³.

En outre, le destin de Drogo se scella irrémédiablement au moment où son regard, mêlant fascination et appréhension, se posa sur les murailles du fort. Depuis cet instant captivant, son existence fut inexorablement liée à cette imposante forteresse : « Un jour d'un lointain mois de septembre l'officier s'était attardé à les contempler, ces murs, presque fascinés ; ils semblaient alors tenir en réserve pour

¹ - Ibid. Chapitre 01, p 07.

² - Ibid. Chapitre 22, p 619.

³ - Ibid. Chapitre 27, p 720.

lui sévère, mais enviable destin »¹. Ce moment où : « Tout était peut être établi depuis longtemps »². Cela dit, lorsque les abysses du découragement engloutissent Drogo, il détourne son regard des remparts du forts, jadis porteur de promesses grandioses. Dans ces instants d'amertume, peut être parmi les rares éclaircies de lucidité, le bastion se mue en une ruine décrépite. Pourtant tel un sortilège envoutant, l'envahissement s'opère à nouveaux avec une force irrésistible, en un battement de cils, le réel se transfigure, comme happé par une métamorphose éphémère mais saisissante : « Et pourtant un reste d'enchantement errait le long des murailles des jaunes redoutes, un mystère persistait obstinément là-haut, dans les recoins des fossés, à l'ombre des casemates l'inexprimable sentiment de choses à venir »³.

Suite à cela, un tourment indescriptible déchire l'âme de Drogo, qui résulte de l'incommensurable fossé qui sépare son espoir le plus cher de la destinée implacable qui lui est réservée, telle une illusion fugace ces deux forces semblent s'approcher, mais leur convergence reste toujours incomplète, laissant dans le cœur de Drogo une douleur lancinante, une amertume tenace et un poids : « Drogo sentait peser son destin »⁴.

Ainsi, Drogo ne se permet guère d'envisager la moindre altération de ce destin qui se révèle, implacable, jour après jour. Son labeur suprême se concentre plutôt sur sa découverte, scrutant les arcanes de son existence.

Les éclats d'optimisme, si fugitifs : « Le pressentiment que son destin était à la porte l'emplissait de joie, un destin heureux qui le mettrait au-dessus des autres hommes »⁵, se voient inéluctablement anéantis par les cruelles désillusions : « A présent, il éprouvait même une sorte de profonde amertume, comme lorsque les heures les plus décisive du destin passent à côté de vous sans vous toucher et que

¹ - Ibid. Chapitre 17, p 501.

² - Ibid. Chapitre 05, p 229.

³ - Ibid. Chapitre 21, p 576.

⁴ - Ibid. Chapitre 21, p 576.

⁵ - Ibid. Chapitre 12, p 322.

leur grondement va se perdre au loin »¹.

Mais Giovanni, tel un gardien infatigable, demeure fidèle à cet engagement sacré, celui d'attendre, avec une foi inébranlable, l'avènement prodigieux qui bouleversera son existence « Cet obscur pressentiment de choses fatales, une profonde certitude que ce que la vie avait de bon n'avait pas encore commencé »². Telle une énigme insaisissable les pressentiments contradictoires échappent à la compréhension de Drogo, un destin parsemé de félicité et de funestes péripéties, chacun portant une légitimité indéniable. Pourtant, il s'abandonne à l'illusion éphémère de démontrer sa vaillance, d'affirmer avec éclat sa liberté, en cet instant suprême, soigneusement réservé par le fil du destin.

En somme, le poids du destin dans le Désert des Tartares souligne la condition humaine, confrontée à l'incertitude et à l'inévitabilité de son propre destin.

3. L'étai angoissant:

Le Désert des Tartares s'érige en un autre de désolation où règne un vide élu. Telle des âmes damnés, les protagonistes se sont donné corps et âme à jeu de hasard avec l'existence, tout paraît sur un unique instant qui d'un coup de dé, pourrait décider du sort de leur être tout entier. La bataille, la guerre tant espérée, nul ne daigne la reconnaître dans escarmouches insignifiantes mais pourtant réelles qui ponctuent chaque jour. Figés dans une immobilité glaciale, ils attendent, tels des guetteurs sans réactions, au fil des années, l'insidieuse progression du chemin menant à la plaine des Tartares, l'angoisse devient leur état naturel, un état de perpétuelle appréhension, où ils vivent dans la crainte de voir leurs désirs se dissoudre dans les limbes de l'oubli.

L'angoisse ici, s'insinue tel un venin insidieux dans les moindres recoins du récit, agrippant les personnages de ses griffes acérées. Elle se révèle comme une compagne indéfectible, accompagnant chaque pas de Giovanni Drogo et ses

¹ - Ibid. Chapitre 12, p 297.

² - Ibid. Chapitre 22, p 706.

camarades au sein de la forteresse isolée.

Aussi, l'isolement de la forteresse perdue au cœur du désert aride, renforce cette angoisse. Les murs de pierre et de solitude semblent se resserrer autour des soldats, les emprisonnant dans un labyrinthe de crainte et d'oppression. Loin de toute civilisation, ils se trouvent coupés du monde extérieur, condamnés à une existence suspendue entre l'espoir et la désolation. Chaque instant est empreint de cette angoisse lancinante, comme une corde tirée à l'extrême, prête à se rompre sous la tension insoutenable.

Le temps lui-même devient un acteur cruel dans cette symphonie de l'angoisse. Les années se déroulent sans que rien ne se produise, scellant le destin des soldats dans une immobilité suffocante chaque battement de leur cœur est accompagné du murmure sinistre de l'éternité qui s'étend devant eux, révélant l'absurdité de leurs vies confinées à une existence vaine et dépourvue de sens.

En outre, l'angoisse, dans toute sa profondeur, est le reflet de l'âme humaine confrontée à l'incertitude, à l'isolement et à l'ineffable énigme du destin, Buzzati explore avec une plume poignante les recoins les plus sombres de l'existence qui étreint les personnages. Chaque mot, chaque phrase, est imprégné d'une atmosphère lourde évoquant le poids étouffant de l'angoisse qui pèse sur leur épaules : « Maintenant, toute cette vie facile et élégante n'était plus la sienne. Déjà, lui semblait-il son cheval et celui de Francesco avaient une allure différente, le sien, un pas moins léger et vif, avec un fond d'angoisse et de lassitude, comme si l'animal, lui aussi, eût senti que la vie était sur le point de changer »¹.

Cette angoisse, telle une compagne fidèle, ne peut que croître au fil des jours, tandis que le temps, impétueux, emporte avec lui les promesses d'une grande épopée. Elle se fait presque insoutenable à contempler le ballet des saisons, particulièrement lorsque la neige, messagère implacable, lui murmure qu'une année de plus s'est écoulée, malgré les multiples printemps qui lui sont

¹ - Ibid. Chapitre 01, p 09.

promis. Drogo a la funeste impression que : « Le temps s'était mis à s'enfuir de plus en plus vite, engloutissant un jour après l'autre »¹. Néanmoins, tant que la jeunesse illumine notre existence, cette angoisse trouve une compensation dans l'attrait enivrant de l'idéal. Cependant lorsque l'homme se tient sur le flanc obscur de sa vie, la progression de cette angoisse devient inexorable et sans retour en arrière. C'est l'angoisse « De ne plus avoir le temps »², qui tourmente Drogo et Ortiz et les autres vieux officiers du fort.

Ainsi, l'angoisse dans le Désert des Tartares se déploie en une danse macabre, révélant la fragilité de l'âme humaine face à la solitude, à l'attente, l'espoir et à l'inéluctable passage du temps. C'est une plongée profonde dans les abîmes de l'émotion humaine, capturant avec précision saisissante les tournants profonds qui hantent les cœurs des personnages et résonnent avec une résonance troublante dans le cœur du lecteur.

4. La rencontre en tandem, la gloire et la mort

Au sein des vastes étendues désolées du Désert des Tartares, se profile un double rendez-vous d'une profondeur et d'une intensité sans égale pour Drogo. C'est là, dans ces terres arides où le temps s'étire en une lente agonie, qu'il se trouble irrémédiablement pris entre deux pôles qui semblent le guetter avec une fébrilité dévorante la gloire et la mort.

La gloire, telle une muse enchanteresse, danse devant les yeux de Drogo, suscitant en lui des aspirations insatiables. Elle lui murmure à l'oreille les promesses illusoire d'un destin extraordinaire, d'une reconnaissance éternelle.

L'appel de la grandeur, de l'exploit, résonne en lui comme une mélodie envoûtante, l'attirant inexorablement vers les sommets de la renommée. Mais dans les replis sombres de son être, une autre voix, plus sinistre et implacable se fait entendre : celle de la mort. Cette compagne silencieuse, qui ne cesse de le hanter, lui rappelle inlassablement l'inéluctabilité de sa propre fin. Les ombres menaçantes

¹ - Ibid. Chapitre 22, p 641.

² - Ibid. Chapitre 26, p 701.

qui se dessinent à l'horizon lui murmurent que chaque instant qui s'écoule l'éloigne d'avantage de la jeunesse et le rapproche du trépas. La mort ; telle une faucheuse insatiable, attend patiemment son heure, lançant des échos funestes qui résonnent dans l'esprit tourmenté de Drogo.

Autrement dit, au sein du fort la quête de gloire trône en majesté, reléguant ainsi la mort à l'arrière-plan, cet ultime rendez-vous funeste, la clôture des jours. Dans cette immobilité pétrifiée, les hommes se pareront peut être de l'auréole des héros ; pourtant, ils demeurent inéluctablement des condamnés à perpétuité. Telle est la loi que l'humanité s'échine à effacer, comblant de chimères candide le temps qui lui est imparti. Les diverses échappées que la cité propose peuvent bien dissimuler l'approche de cette rencontre fatidique, mais jamais ne sauraient la repousser « Insensibles à la fuite des années, les étrangers ne bougeaient jamais, comme s'ils eussent été immortels »¹. C'est au sein du fort, que l'apprentissage de la mort s'appréhende plus aisément tel un enseignement intime et singulier.

Néanmoins, au sein des remparts du fort Bastiani, l'attente de la mort se dissimule habilement derrière le voile trompeur de la quête de la gloire. Assurément, ces deux rendez-vous peuvent parfois se conjuguer, et tel un grand nombre d'officiers Drogo nourrit le rêve de trépasser en héros, à la tête indomptable de ses troupes. Toutefois, cette illusion de gouverner les événements n'a nul pouvoir d'infléchir la volonté implacable du destin. Angustina, Lazzari, Drogo succombent à l'instant précis où leur sort est scellé. Car si l'attente de la gloire peut s'avérer vaine, celle de la mort, elle ne saurait être déçue. Elle demeure, inaltérable et inexorable, telle une compagne fidèle et incontestée. Cela dit, la jeunesse, pareille à une étoile flamboyante dans l'obscurité de l'existence, se débat avec une difficulté déchirante face à cette vérité « Que de temps devant moi, pensait-il. Et pourtant, il avait entendu dire qu'il existait des hommes qui, à un certain moment (chose curieuse à dire), se mettaient à attendre la mort, cette chose

¹ - Ibid. Chapitre 26, p 702.

connue et absurde qui ne pouvait le concerner »¹. Hélas fragilité de cette illusion fugace, les rêves audacieux et les espoirs insatiables se heurtent contre les parois inébranlables de cette réalité incontournable.

Au fil des saisons qui s'étirent, tels les échos dans l'immensité du temps, Drogo se languit, pris au piège d'une attente interminable. Quatre mois, deux ans, quatre ans, quinze ans, trente ans ... chaque jour, chaque heure, chaque battement de cœur s'enveloppe d'une même mélodie lancinante d'une seule et unique attente « Effectivement s'avance contre Giovanni Drogo l'ultime ennemi. Non point des hommes semblables à lui, tourmenté comme lui par des déserts et des douleurs, des hommes d'une chair qu'on pouvait blesser, avec des visages que l'on pouvait regarder, mais un être tout puissant et méchant »².

Dans les replis du destin, tissés avec une cruauté infinie, Drogo est appelé à se mesurer à son destin, à embrasser le sacrifice ultime. Car dans cette arène sanglante, il aspire à une mort qui transcende la simple finitude, une bataille décisive, où seule la mort, noble et empreinte de dignité, lui offre une issue « Courage, Drogo, c'est ta dernière carte, va en soldat à la rencontre de la mort et que au moins, ton existence fourvoyée fini bien. Venge toi finalement du sort, nul ne chantera tes louange, nul ne t'appellera héros ou quelque chose de semblable, mais justement pour cela ça vaut la peine. Franchir d'un pied ferme la limite de l'ombre, droit comme une parade »³.

Finalement, ce temps se fige, suspendu dans une éternité éphémère, tandis que l'angoisse se dissipe, s'évanouit comme une brume matinale. La dévastatrice colère de Drogo, expulsé du fort au moment même où éclate la guerre tant espérée, s'émousse, perdant son tranchant. Certes, ce n'est point la mort glorieuse à laquelle l'âme avide de Drogo aspirait, mais cette bataille décisive qu'il livre en solitaire, dans l'intimité anonyme d'une auberge à le pouvoir de racheter toute son existence « La porte de la chambre a un frémissement et craque légèrement. Peut-être est-ce

¹ - Ibid. Chapitre 05, p 247.

² - Ibid. Chapitre 30, p 792.

³ - Ibid. Chapitre 30, p 795.

un courant d'air, un simple coup de vent comme il y eu a par ces inquiètes nuit de printemps. Mais peut être aussi est-ce elle qui est entrée, à pas silencieux, et qui maintenant s'approche du fauteuil de Drogo. Faisant un effort, Giovanni redresse un peu le buste, arrange d'une main le col de son uniforme, jette encore un regard par la fenêtre, un très bref coup d'œil, pour voir une dernière fois les étoiles. Puis, dans l'obscurité, bien que personne ne le voit, il sourit »¹.

Le sourire de Drogo mourant est le sourire d'un vainqueur, mais pas que ; son sourire face à la mort imminente évoque avec éloquence le concept intemporel du « Memento mori »². Ce terme latin, traduit littéralement par : « Souviens-toi que tu vas mourir » et rappelle la célèbre citation de Montaigne « philosopher, c'est apprendre à mourir »³. Dans cette scène captivante, le regard de Drogo exprime à la fois la conscience aigüe de sa propre mortalité et une acceptation sereine de cette réalité inéluctable. Son sourire évoque une compréhension profonde de la valeur de chaque instant de vie, incitant les lecteurs à méditer sur leur propre existence éphémère.

La citation de Montaigne vient renforcer cette idée, soulignant que la philosophie, au-delà de la simple quête de connaissances abstraites, est une invitation à embrasser la finitude de notre être. Apprendre à mourir selon Montaigne, signifie prendre conscience de notre condition mortelle en tirer des enseignements pour vivre pleinement et avec sagesse. Le sourire de Drogo, empreint de cette compréhension profonde, nous rappelle que la réflexion sur la mort peut nous guider vers une vie plus authentique, en nous invitant à nous détacher des vanités et à nous concentrer sur ce qui compte vraiment.

Ainsi, le sourire de Drogo, associé au « memento mori » et à la réflexion de Montaigne, révèle un instant de transcendance où la confrontation avec la mort devient une source d'éveil et de sagesse. C'est un rappel puissant de l'importance

¹ - Ibid. Chapitre 30, p 802.

² - <http://www.zts.ch/découverte/santé-et-médecine/corps-humains/la-mort/12035515-memento-mori.html>

³ - Michel de Montaigne, les essais, Feed books, Chapitre 19, p 215, 1595.

de vivre pleinement, de cultiver la réflexion, de trouver la signification dans chaque souffle de vie qui nous est accordé.

5. Le carpe diem :

Les personnages du roman du Déserts des Tartres, se présentent telles des marionnettes fragiles, manipulée par les caprices du temps menacées par un destin implacable qu'ils s'efforcent de confondre avec leurs propre désirs. Envoûté par des illusions enchanteresses, ils sacrifient leur ultime vestige de liberté dans une attente fébrile, dépourvue de sens. Leur unique idéal réside dans l'espoir, les poussant à fuir la réalité impérieuse du présent. A aucun moment, Drogo, Ortiz ou Flimore ne songent à transformer l'instant présent, à le transfigurer en une parcelle d'éternité par une adhésion totale de leur être.

Derrière les songes de la plume de Buzzati, il y a un message, un murmure ancestral porté par les vents, c'est l'écho du « Carpe diem ».

C'est à travers les vers immortels d'Horace extraites de la phrase latine « Carpe diem, quam minimum credula postero » qui se traduit par : Cueille le jour présent, en le fiant moins possible au lendemain »¹. Ces mots chargés de promesse, nous exhortant à cueillir l'instant présent, à saisir avec avidité les délices fugaces de la vie qui se dérobe de nos doigts.

Dans les méandres de l'histoire, cette philosophie se déploie, telle une fleur fragile qui éclot dans des contrées lointaines. Elle trouve un écho dans les âmes en quête de sens, ainsi le carpe diem distille subtilement, telle une essence précieuse dans le Désert des Tartares, au fil des pages, alors, les personnages se perdent dans les dédales oppressant de l'attente et de la monotonie, ils se trouvent confrontés à l'impérieuse nécessité de saisir l'instant, ils comprenant que le temps, tel un sablier, s'écoule sans pitié, emportant avec lui les promesses non tenues et les rêves oubliés.

¹ - <http://roma-quadrata.com/horaceodes.html>

Le carpe diem déploie ses ailes dans le roman, pour nous rappeler que dans l'ombre de l'attente et de l'incertitude, il nous appartient de saisir les joyaux dissimulés dans le tissu de la réalité. Car telle est la leçon éternelle de la philosophie du jardin : cueillir l'instant savourer la douceur de l'éphémère et danser avec grâce en équanimité sur le fil fragile du temps qui s'égrène inlassablement.

Outre la plume de Buzzati, d'autres auteurs se sont également intéressés à l'instant présent ou le carpe diem, tels que, Lamartine dans Le lac :

« Ô temps, suspends ton vol ! et vous, heures propices,

Suspendez votre cours !

Laissez-nous savourer les rapides délices

Des plus beaux de nos jours !

« Assez de malheureux ici-bas vous implorent :

Coulez, coulez pour eux ;

Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent ;

Oubliez les heureux.

Mais je demande en vain quelques moments encore.

Le temps m'échappe et fuit ;

"Je dis à cette nuit : « Sois plus lente ; » et l'aurore

Va dissiper la nuit.

« Aimons donc, aimons donc ! De l'heure fugitive,

Hâtons-nous, jouissons !

L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive ;

Il coule, et nous passons ! »¹.

¹- ALPHONSE de Lamartine, Méditation poétique, Ebooks libres et gratuits, Le lac, Chapitre 16, 2006, p 368.

Un autre exemple est celui de Baudelaire, qui exprime cette idée dans son magnifique poème « Enivrez-vous ».

A travers une exhortation passionnée, le poète incite les lecteurs à lutter contre l'échappée du temps et saisir l'instant présent, capturant ainsi l'essence du carpe diem « Il faut être toujours ivre. Tout est là : c'est l'unique question. Pour ne pas sentir l'horrible fardeau du temps qui brise vos épaules et vous penche vers la terre, il faut vous enivrer sans trêve.

Mais de quoi ? De vin, de poésie ou de vertu, à votre guise. Mais enivrez-vous.

Et si quelquefois, sur les marches d'un palais, sur l'herbe verte d'un fossé, dans la solitude morne de votre chambre, vous vous réveillez, l'ivresse diminuée ou disparue, demandez au vent, à la vague, à l'étoile, à l'oiseau, à l'horloge, à tout ce qui roule, à tout ce qui chante, à tout ce qui parle, demandez quelle heure il est ; et le vent, la vague, l'étoile, l'oiseau, l'horloge, vous répondront : il est l'heure de s'enivrer ! Pour être pas les esclaves martyrisés du temps, enivrez-vous sans cesse ! De vin, de poésies ou de vertu, à votre guise »¹.

¹ - <https://www.bacdefrancais.net/enivrez-vous-baudelaire.php>

Conclusion générale

Conclusion générale

Conclusion générale :

C'est seulement maintenant, que se dévoilent enfin les sublimes résonances qui habitent les pages de cette œuvre, l'histoire de l'officier se mêle à l'allégorie de l'existence humaine qui s'égrène dans l'attente, triomphe de la mort ... la structure formelle exquise et l'élégance du style qui imprègne « Le Désert des Tartares » confèrent une légitimité indéniable à toutes ces interprétations, portées par une tension que nous avons effleurée du bout des mots. Chacune de ces lectures du roman déteint une parcelle de vérité qui le caractérise.

Le symbolisme complexe de cette épopée transcende les limites du récit, fusionnant ainsi l'intrigue et les sens allégoriques sur un plan horizontal, ajoutant une dimension supplémentaire à l'intrigue. L'apothéose en est révélée dans les derniers instants du roman : l'attente de la guerre constitue l'unique raison de vivre pour Drogo ; la guerre éclate, mais Drogo a quitté la forteresse. Cet échec apparent est immédiatement effacé, car la véritable guerre qu'il attendait n'était autre que la mort. Ainsi, narrateur, personnages et lecteurs se retrouvent immergés dans un même univers, soumis à l'implacable loi du temps qui s'égrène.

Dès lors, s'interroger sur la pertinence actuelle du « Désert des Tartares » serait superflu, car cette œuvre se hisse au-delà des époques.

Tel un appel vibrant au « Carpe diem », ce chef-d'œuvre intemporel exhorte à cueillir l'instant présent, et à embrasser l'éphémère de la vie ... une invitation impérieuse à goûter les délices fugaces de l'existence.

Références bibliographiques

Références bibliographiques

Les ouvrages généraux :

- CAMUS Albert, L'étranger, édition Gallimard, 1942, France.
- ALPHONSE De Lamartine, Méditations poétiques, Le lac, Ebooks libres et gratuits, 2006.
- 1. DENIS Werlin, Le Désert des Tartares, Dino Buzzati, Ellipse édition Marketing S.A, 2004.
- DINO Buzzati, Le désert des Tartares, traduit par Michel Arnaud, édition Robert Laffont, Paris, S.A, 1949, version électronique.
- DINO Buzzati, le K, Jeune fille tombe ... tombe, librairie générale française, 1992.
- EPICURE, Lettre à Ménécée, traduction d'Octave Hamelin, 1910, Edition électronique en 2011.
- FRANÇOIS Livi, Le Désert des Tartares, Dino Buzzati, Hatier, Paris, 1973.
- HOMERE, Iliade, traduction nouvelle par Le Conte de Lisle, Imp. A. Lemerre, Paris.
- MICHEL De Montaigne, Les essais, Tome 01, Feedbooks, 1595.
- OLIVIER Salazar Ferrer, Le temps la perception, la mémoire, Ellipse édition Marketing S.A, 1996.
- SAMUEL Beckett, En attendant Godot, les éditions de minuit, 1952, Paris.

Les dictionnaires :

- Bertaud du Chazaud Henri, Le Rebert, dictionnaire des synonymes, Usuels du Robert, 1995.

Les thèses :

- MAMMAD Mohamed, Stratégie scripturale dans « Le Désert des Tartares », mémoire de magistère, université d'Oran, 2007.

Références bibliographiques

Les sitographies :

- <https://tanwair.com/wp-content/uploads/wa-tanwair-8o-edition-2021-p.538-557.pdf>.
- https://www.bonjourpoesie.fr/lesgrandsclassiques/poemes/alphonse_de_lamar tine/le_lac.
- <https://www.bacdefrancais.net/enivrez-vous-baudelaire.php>.
- <https://www.rts.ch/decouverte/sante-et-medecine/corps-humain/la-mort/12035515-memento-mori.html>.
- https://fr.m.wikipedia.org/wiki/Carpe_diem#:~:text=Carpe%20diem%2C%20quam%20minimum%20credula,I%2C%2011%2C%208.
- https://www.wikiwand.com/fr/Jeune_fille_qui_tombe%E2%80%A6_tombe.
- <http://kulturica.com/k/mythologie/le-tartare/>
- https://www.dhammatalks.net/French/Thanissaro_Dhammapada.pdf.
- <https://www.klokers.com/articles/38/limpermanence-des-choses>
- <http://www.buzz-litteraire.com/201007261637-le-desert-des-tartares-de-dino-buzzati/>
- <https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/ca-peut-pas-faire-de-mal/le-desert-des-tartares-de-dino-buzzati-le-recit-passionnant-d-une-quete-impossible-5388795>
- <https://youtu.be/tK111pSLYQs?si=1iEZKG8Dvy1UDOW>
- <https://youtube.com/watch?v=eMITE8NQG8Y&si=orbPiiwVnCO2alPc>

Annexes

Dino Buzzati

Le désert des Tartares



Ce fut un matin de septembre que Giovanni Drogo, qui venait d'être promu officier, quitta la ville pour se rendre au fort Bastiani, sa

POCKET

Lire d'une traite *Toutes ses nouvelles* produit un curieux effet de téléscopage: l'impression qu'entre 1942 et 1966 l'univers de Buzzati est demeuré le même, qu'il n'a fait que se déployer au fil des nouvelles, immense toile narrative cherchant à retenir le temps, à déjouer l'issue fatale. Dès ses premières nouvelles, Buzzati était en effet en pleine possession de ses moyens d'écrivain pour entreprendre et mener le combat inlassable qui fut le sien pour conjurer la mort.

C'est peut-être ce qui explique qu'entre la première et la dernière nouvelle, le style de Buzzati soit le même: resserré, précis, efficace. Aussi, il est difficile de parler d'évolution, de maturation de l'œuvre de Buzzati. Ses premières nouvelles étaient déjà des modèles du genre. Le caractère immuable du style de Buzzati lui aura permis, peut-être à son insu, d'atteindre en partie son but: défier le travail du temps qui va à l'encontre de toute forme de pérennité.

C'est en ce sens que Michel Breitman, préfacier et principal traducteur des nouvelles réunies dans le premier tome de *Toutes ses nouvelles*, parle de cohérence et s'interroge, à juste titre, sur les critères à retenir pour classer une œuvre aussi dense et homogène. L'abondance des écrits pose le problème du choix. «De quels critères, s'interroge Breitman, peut-on disposer, quels ordres faudrait-il établir quand tout, à tout moment, en toutes circonstances: que ce soit la guerre, la mort d'une mère, un cataclysme, un chagrin d'amour, une mesquine contrariété, un minuscule accroc d'amour-propre, tout concourt à ce lent travail, au tissage patient de cette invisible cote de mailles, cette armure dérisoire d'un chevalier trop existant, où même les coups de boutoir sont attendus, programmés, espérés?»

«Et puisque dans la vie l'attente d'un bonheur certain nous donne plus de joie que de l'atteindre (il est sage d'ailleurs de ne pas en profiter aussitôt, et il convient de savourer cette merveilleuse forme de désir qu'est le désir certain d'être assouvi mais non encore pratiquement satisfait, l'attente en somme qui n'a plus ni crainte ni doute et qui représente probablement la seule forme de félicité que l'homme puisse connaître).»

«Une boule de papier», p.379.

L'atmosphère Buzzati

Longtemps à l'affût du quotidien — sa carrière de journaliste au *Corriere della Sera* commença par la chronique des chiens écrasés —, Buzzati a conservé un irrésistible attrait pour les petits dérèglements du réel qui surviennent à l'improviste et demeurent le plus souvent inexplicables. Certaines nouvelles font directement référence à son métier de journaliste. Mais au-delà des sujets traités, Buzzati semble en avoir retenu le goût du vraisemblable et du spectaculaire: même dans ses nouvelles à caractère fortement fantastique, le déroulement, la mise en place des éléments dramatiques importent davantage que la chute proprement dite. Et ici intervient la notion d'attente — temps en suspension, suspense — qui est la clé de voûte non seulement du fantastique de Buzzati, de la couleur de l'atmosphère qui s'impose dès les premières lignes, mais de toute son œuvre. Entre autres nouvelles, «Il était arrivé quelque chose» illustre à merveille cette appréhension croissante propre à Buzzati: les passagers d'un train se mettent à redouter ce qui les attend, inconnu, innommable, en fin de parcours. L'effroi s'emparera d'eux pendant une course folle qui n'a d'autre but que de nous faire vivre à notre tour leur terreur. Et, comme toujours, Buzzati clôt cette attente, cette course effrénée, par le vide, le silence déchiré par un cri. «Qu'était-il advenu? N'allions-nous plus trouver dans la ville âme qui vive? Jusqu'à ce que la voix d'une femme, haut perchée, violente comme un coup de feu, nous donnât un frisson. Au secours! Au secours!» hurlait-elle, et le cri se répercuta sous la voûte vitrée, avec cette sonorité vide des lieux à jamais abandonnés.»

Le destin d'exister

Plane au-dessus de l'univers de Buzzati l'idée — l'obsession pourrait-on même dire — d'un destin auquel nul ne peut se soustraire. Tous les personnages en portent la marque. Breitman en trace le portrait suivant dans sa préface: «[...] ils portent tous en eux cette blessure existentielle, ces relents d'angoisse, de forfaiture, de convoitises et de fureur que nous connaissons tous sans toujours les admettre et sans lesquels, peut-être, nous ne trouverions aucun goût à la vie.» Mais, au-delà même des personnages mis en scène, c'est une conscience narrative qui s'impose au fil des nouvelles, une conscience qui se permet même à l'occasion de petits

élans moralisateurs (par exemple dans la nouvelle intitulée «Une boule de papier») dévoilant un pan de la vision que Buzzati avait de la vie. Ces échappées sur la façon de voir et de penser le monde ne sont toutefois pas toujours très heureuses. Buzzati excelle davantage à mettre à nu les angoisses de l'âme humaine qu'à tenter de les expliquer.

«Il comprend maintenant: ce n'est pas la révolution, pas un limogeage, pas une équivoque: rien que son destin qui vient de s'accomplir. Comme la montée est dure, c'est la montée qui prend le meilleur de la vie. Mais on tombe aussitôt le sommet atteint, un bref instant suffit pour se retrouver là d'où l'on était parti dans sa jeunesse. Et comme les hommes ne pensent pas à cela, ils sont pris par surprise, ils pleurent, ils invoquent le Ciel, ils s'épuisent à vouloir remonter. Et même si l'écrasement est progressif, si l'on a tout son temps pour y penser, nous nous en apercevons toujours trop tard, seulement quand nous sommes au fond. Et celui qui est tombé — telle est la loi —, celui qui s'est abaissé ne serait-ce que d'un mètre, ne pourra jamais plus se relever.»

«Sic transit», p. 203.

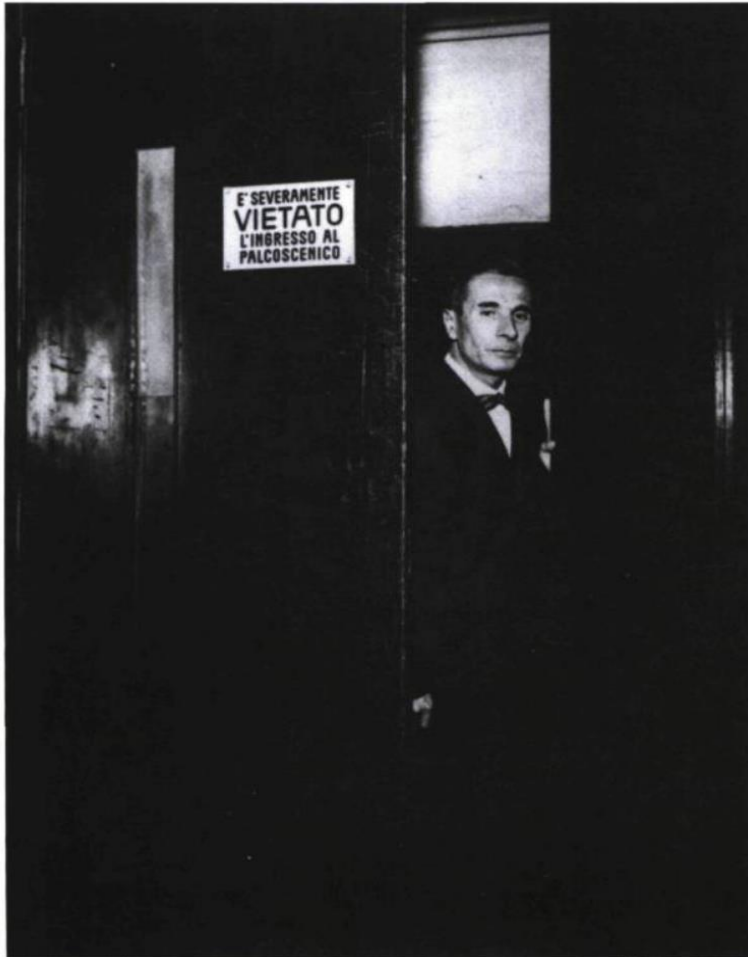
N'est-ce pas Daniel Boulanger qui conseillait de boire un grand verre d'eau entre la lecture de deux nouvelles? À ce compte-là, lire toutes les nouvelles de Buzzati revient à effectuer une véritable cure dont on ne ressort certes pas assoiffé. ■

par Jean-Paul Beaumier

De Dino Buzzati sont parus, entre autres ouvrages: *Le K*, Livre de poche (LDP): 2535; *Un amour*, Robert Laffont, 1964 (LDP: 2147, 1977); *Les nuits difficiles*, LDP: 4172, 1975; *Le rêve de l'escalier*, LDP: 3119, 1976; *La fameuse invasion de la Sicile par les ours*, Folio junior: 14, 1977; *L'écrasement de la Baliverna*, Folio: 1027, 1978; *Le chien qui a vu Dieu*, Folio junior: 135, 1980; *Barnabo des montagnes*, 10/18: 1449, 1981; *Nous sommes au regret de...*, Robert Laffont, 1982; *L'image de pierre*, 10/18: 1518, 1982; *Les sept messagers*, 10/18: 1519, 1982; *En ce moment précis*, 10/18: 1592, 1983; *Mystères à l'italienne*, Robert Laffont, 1983 (LDP: 5901, 1984); *Le désert des Tartares*, Robert Laffont, 1984 (LDP: 973); *Lettres à Brambilla*, Grasset, 1988; *Le régiment part à l'aube*, Robert Laffont, 1988 (LDP: 6697, 1989); *Panique à la Scala*, Robert Laffont, 1989. *Toutes ses nouvelles*, «Pavillon», Robert Laffont, 1990.

Le cas Buzzati

Nul besoin de présenter Buzzati. Comme romancier, *Le désert des Tartares*, paru en traduction française en 1949, l'a rapidement consacré comme l'un des plus importants écrivains italiens contemporains; comme nouvelliste, il ne cessera de transposer les obsessions d'un monde en proie au vide, à l'incessante quête de sens, dans des récits tantôt fantastiques, tantôt ironiques qui remettent en cause le fondement même de notre inutile savoir. En 1990, quelque vingt ans après sa mort, les éditions Robert Laffont ont entrepris de publier *Toutes ses nouvelles* dans la collection *Pavillons*, (trad. de l'italien par Michel Breitman, Yves Panafieu et Jacqueline Remillet). Le premier tome regroupe plus de cent textes, écrits entre 1942 et 1966, initialement publiés dans *L'écroulement de la Baliverna*, *En ce moment précis*, *Le K*, *Les sept messagers*, *Nous sommes au regret de...*, *Mystères à l'italienne* et *Panique à la Scala*.



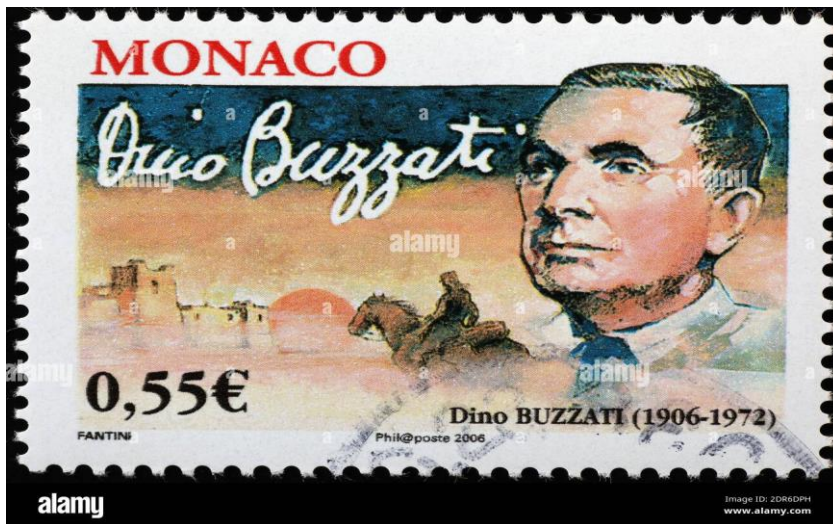
Dino Buzzati à la première de sa pièce *Fin dramatique d'un célèbre musicien*, théâtre Olympia, Milan, 1955.

«Je ne sais pas, moi, mais j'ai l'impression que vous autres, écrivains, vous êtes de plus en plus hors du temps. Oui, vous les écrivains; mais les peintres aussi et les sculpteurs et les musiciens également. Un sens d'inutilité, de jeu qui est une fin en soi»

«Le magicien», p. 672.

«C'était à peine une ombre d'homme de son vivant, minable, oscillant de son pas menu sur les énormes trottoirs de la ville, perdu au milieu des hommes véritables, en chair et en os, qui mangeaient, digéraient, et parfois même faisaient l'amour. Il mangeait peut-être, Stefano Giri, avec ce visage émacié, décharné, qui le faisait ressembler à un corbeau résigné, il buvait, il digérait, il faisait peut-être l'amour aussi? Le dernier des locataires, le plus pauvre, le moins important. Qui s'apercevait même de son existence? Et maintenant il allait falloir aviser l'employé de l'état civil, lequel commencerait par jurer copieusement, comme à son habitude. Notifications, constatations, permis d'inhumer, se mettre d'accord avec le curé de la paroisse, il faudra bien un enterrement, ah quel ennui!»

«Triomphe», p. 284



Résumé :

À travers notre analyse approfondie du "Désert des Tartares", nous avons constaté que l'histoire de Drogo sert d'allégorie à la condition humaine dans toutes ses profondeurs abyssales, parsemées d'illusions et de chimères. Dans cette atmosphère carcérale, la solitude et l'angoisse tourmentent les âmes des personnages, piégés dans l'attente d'une apothéose, d'un Graal, sans se rendre compte de la fugacité du temps qui s'écoule. Nous avons également démontré que ce roman, empreint de la poésie homérique, ne se limite pas à être un simple hymne au néant, mais qu'il exhorte à savourer et à vivre l'instant présent.

Les mots clés : l'attente, la claustration, l'illusion, l'angoisse, la solitude, le néant, le carpe diem.

Abstract :

Through our thorough examination of "The Desert of the Tartars", we have come to realize that Drogo's tale serves as a profound allegory for the human condition, delving into its unfathomable depths adorned with illusions and fantasies. Within this carceral atmosphere, solitude and anxiety haunt the souls of the characters, ensnared in the relentless pursuit of an apotheosis, a Grail that remains elusive, all the while oblivious to the fleeting passage of time. Moreover, we have convincingly demonstrated that this novel, infused with the poetic essence of the Homeric tradition, transcends being a mere ode to emptiness and instead implores us to relish and embrace the present moment.

The key words: anticipation, confinement, illusion, anxiety, solitude, nothingness, and the philosophy of carpe diem.

ملخص:

من خلال تحليلنا الشامل لرواية "صحراء التتار"، تبين لنا أن قصة دروغو تكمن فيها استعارة رمزية لحالة الإنسان، حيث تغوص في أعماق الكيان بأبعادها الهاوية المشوبة بالأوهام والأحلام المتلاشية. في هذا الجو السجني، تتوجس الوحدة والهموم أرواح الشخصيات، وهم عالقون في انتظار مَبْهَمٍ للتتويج، همس المقدرات، دون أن يدركوا هروب الزمن العابر. وقد بينا أيضًا أن هذه الرواية المتغلفة بالشعرية الهومييرية، لا تقتصر على كونها مجرد نشيد للعدم، بل تحت بشدة على استمتاع الحياة والعيش لحظة الحاضر بكل شغف.

الكلمات المفتاحية: الانتظار، السجن، الوهم، الهموم، الوحدة، العدم، فلسفة "كاربي ديم".